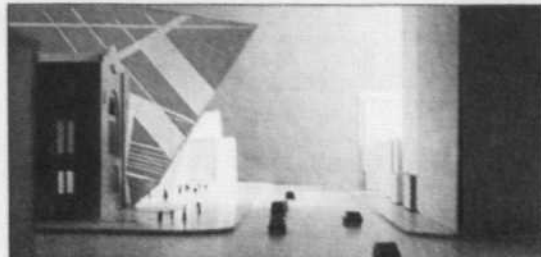


PHILOSOPHIE

Qu'est-ce qu'une vie réussie?

de Luc Ferry

Page F 6



DE VISU

Le Musée royal de l'Ontario

fait peau neuve

Page F 9

LE DEVOIR

CAHIER
F

LIVRES

Foire du livre

Cuba et la liberté d'écrire

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est Cuba qui est l'invité d'honneur de la 14^e Foire internationale du livre de Guadalajara, qui ouvre aujourd'hui ses portes, au Mexique.

Une importante délégation cubaine sera donc de cette immense foire du livre, la plus importante d'Amérique latine. Rappelons que l'an prochain, c'est le Québec qui sera l'invité d'honneur de cet événement du monde du livre. Or, cette année, la foire aura ceci de particulier qu'elle accueillera à la fois des écrivains cubains vivant dans l'île et des écrivains cubains en exil. Dans les jours qui suivront, on soulignera donc particulièrement le mérite d'un poète cubain, Cintio Vitier, à qui sera décerné le prix Juan Rulfo. Des tables rondes, des forums de discussion auront également lieu sur le cinéma, la littérature ou le théâtre cubains, ou encore sur la lecture. Un colloque, en particulier, portera sur la composante culturelle noire cubaine, «la troisième racine» de cette société.

Mais la liberté d'information est une valeur souvent piégée, dans le contexte politique très particulier qui sévit à Cuba. Selon Émile Martel, président du centre québécois du P.E.N. Club, organisme défendant les droits des écrivains et des journalistes dans le monde, «il y a un certain nombre de membres honoraires du P.E.N. qui sont emprisonnés là-bas, certains sont sujets au harcèlement et certains sont exilés».

Parmi ceux-là, il cite Bernardo Arevalo Padron, journaliste et directeur d'une agence de presse, ou Jesus Joel Diaz Fernandez, ancien directeur exécutif d'une agence de nouvelles, que le gouvernement cubain a laissé partir aux États-Unis en mars 2002 après l'avoir emprisonné.

Selon M. Martel, qui a participé à un festival de poésie cubain en 2000, il existe «une relation assez ambiguë» entre les écrivains locaux, qui ont choisi de demeurer à Cuba, et le régime. «Ce sont des gens qui ont une sympathie pour les buts et les réalisations de la révolution mais qui se retrouvent en porte-à-faux sur la question des libertés, qui est appliquée parfois de façon extrêmement étroite», dit-il.

En février dernier, au moment de la 11^e Foire du livre de La Havane, plusieurs écrivains exilés, ainsi

VOIR PAGE F 2: CUBA

Le gai savoir des enfants

Les questions des enfants — «Pourquoi le ciel est bleu?» «Comment ça marche?» — plongent souvent les adultes dans l'embarras. Mais de nos jours, ce sont souvent les enfants qui fournissent les réponses aux parents grâce aux albums documentaires conçus à leur intention et qui rivalisent d'attraits sur les présentoirs des librairies. Adultes ou jeunesse, les éditeurs québécois ont jusqu'à présent peu publié dans ce domaine. La situation est peut-être en train de changer.

GINETTE GUINDON

La principale raison invoquée par les éditeurs québécois pour expliquer leur peu d'intérêt à publier des albums documentaires est le coût élevé de leur fabrication: des recherchistes, des spécialistes et des auteurs qu'on doit payer tout au long de la réalisation du projet, une direction artistique à plusieurs personnes qui travaillent aux illustrations, à l'infographie ou à la conception graphique, des mises à jour périodiques des données en cours d'élaboration, etc.

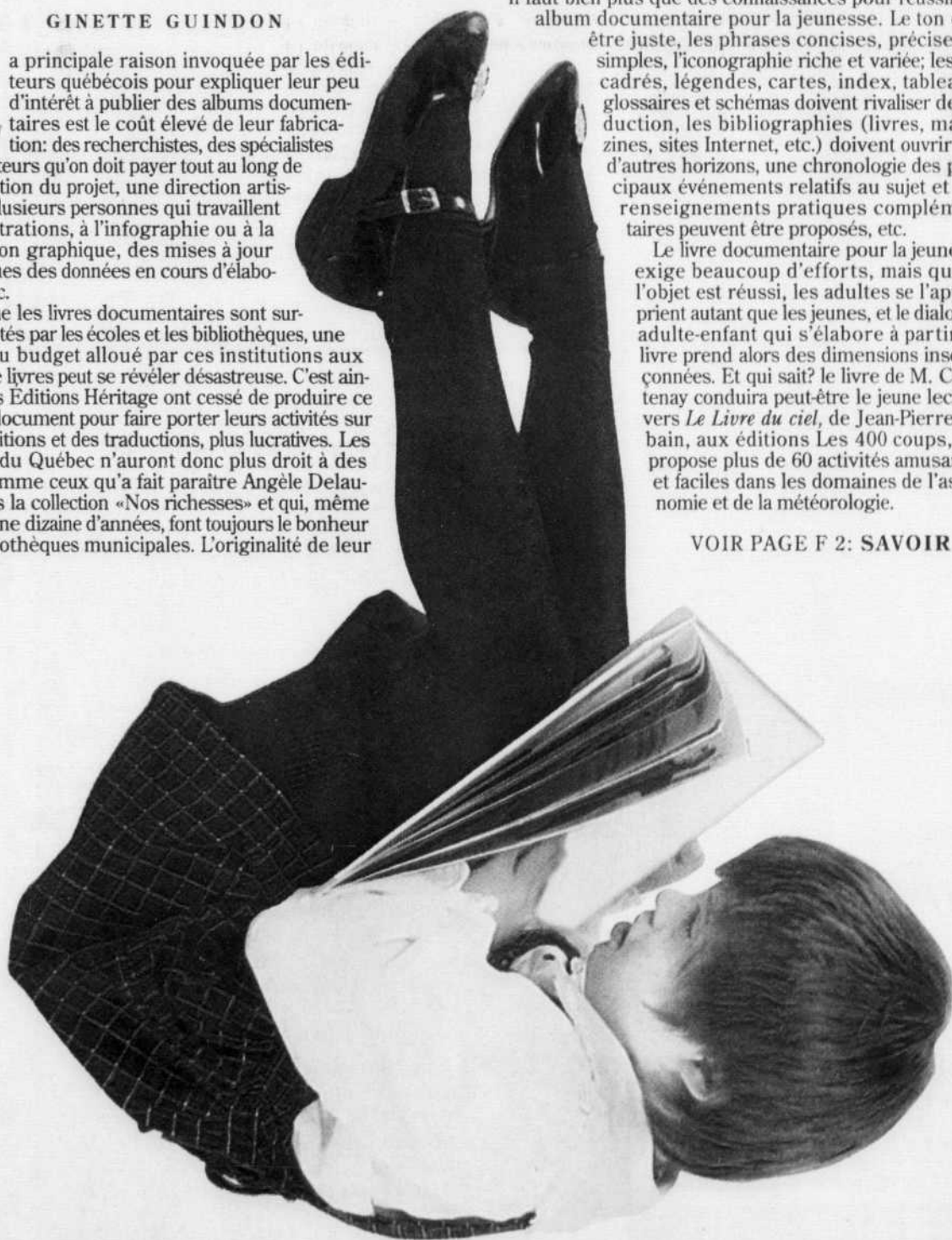
Comme les livres documentaires sont surtout achetés par les écoles et les bibliothèques, une baisse du budget alloué par ces institutions aux achats de livres peut se révéler désastreuse. C'est ainsi que les Editions Héritage ont cessé de produire ce type de document pour faire porter leurs activités sur des coéditions et des traductions, plus lucratives. Les écoliers du Québec n'auront donc plus droit à des livres comme ceux qu'a fait paraître Angèle Delaunois dans la collection «Nos richesses» et qui, même vieux d'une dizaine d'années, font toujours le bonheur des bibliothèques municipales. L'originalité de leur

traitement les distinguait de l'ensemble de la production d'ouvrages consacrés à la faune d'ici. Heureusement, d'autres petits éditeurs continuent de publier des ouvrages de leur cru malgré les contraintes financières, parfois en s'associant à des institutions qui fourrissent spécialistes et crédibilité.

C'est le cas des Editions Michel Quintin avec *Je deviens astronome*, de Pierre Chastenay, responsable des activités éducatives du Planétarium de Montréal et animateur depuis 1996 de l'émission *Télescience*, diffusée à Télé-Québec. On a là un parfait exemple d'ouvrage de vulgarisation scientifique écrit par un homme ayant passé son enfance le nez en l'air à observer le ciel et qui est par la suite devenu astronome. Car il faut bien plus que des connaissances pour réussir un album documentaire pour la jeunesse. Le ton doit être juste, les phrases concises, précises et simples, l'iconographie riche et variée; les encadrés, légendes, cartes, index, tableaux, glossaires et schémas doivent rivaliser de séduction, les bibliographies (livres, magazines, sites Internet, etc.) doivent ouvrir sur d'autres horizons, une chronologie des principaux événements relatifs au sujet et des renseignements pratiques complémentaires peuvent être proposés, etc.

Le livre documentaire pour la jeunesse exige beaucoup d'efforts, mais quand l'objet est réussi, les adultes se l'approprient autant que les jeunes, et le dialogue adulte-enfant qui s'élabore à partir du livre prend alors des dimensions insoupçonnées. Et qui sait? le livre de M. Chastenay conduira peut-être le jeune lecteur vers *Le Livre du ciel*, de Jean-Pierre Urbain, aux éditions Les 400 coups, qui propose plus de 60 activités amusantes et faciles dans les domaines de l'astronomie et de la météorologie.

VOIR PAGE F 2: SAVOIR

Marie Gratton
Dessine-moi le mystèreL'art d'illustrer
l'invisible

176 PAGES • 29,95\$

F
FIDES

LIVRES

SAVOIR Les Publications du Québec offrent peu d'ouvrages destinés aux jeunes

SUITE DE LA PAGE F 1

L'avènement du multimédia et d'Internet remplacerait-il le livre documentaire, confiné à la catégorie du manuel scolaire? La question préoccupe le milieu de l'édition jeunesse. L'aspect financier du problème se doublerait-il d'un abandon face à la trop forte concurrence des nouvelles technologies? Le livre est pourtant irremplaçable. C'est ce qu'ont compris les Éditions Québec Amérique en maintenant une version imprimée du *Multidictionnaire*, proposée de concert avec la version électronique. Et que dire de la banque d'images de l'éditeur, constituée à partir de différents dictionnaires visuels (le plus grand succès de l'édition québécoise), l'équivalent de Dorling Kindersley, l'entreprise éditrice anglaise de banques d'images, surtout connue dans le monde francophone à travers la collection «Les yeux de la découverte» chez Gallimard?

Une version à la québécoise se donne à voir dans «Les guides de la connaissance», excellents ouvrages de vulgarisation scientifique publiés chez le même éditeur. Car le livre documentaire pour la jeunesse, s'il est bien conçu, est aussi apprécié des adultes, qui comprennent ainsi rapidement un sujet parfois difficile à saisir dans une édition destinée aux adultes. Toujours chez Québec Amérique, *L'Encyclopédie junior des sports* présente une centaine de sports de façon synthétique et attrayante, avec des illustrations d'athlètes en pleine action, découpant chacun des mouvements relatifs à la technique du sport présenté. Par exemple, la trajectoire d'un volant de badminton ou d'une balle de tennis est clairement exposée.

Tous les ouvrages de référence en jeunesse n'a pas empêché le même éditeur de concevoir une collection toute simple comme

«Mini-Bilbo», par laquelle le personnage de Petit Bonhomme présente aux six-huit ans différentes définitions des mots, musiques, chiffres et images avec philosophie et fantaisie; belle façon d'apprivoiser le monde. Car les livres documentaires sont aussi appréciés des tout-petits, dont la curiosité naturelle est telle qu'elle justifie le fait de leur en proposer une multitude et en tout genre, bien qu'il y en ait peu sur le marché québécois.

À cet égard, mentionnons *L'Histoire de Louis Braille*, de Danielle Vaillancourt, publié chez Soulières éditeur, une excellente biographie romancée, percutante et tonique pour les lecteurs débutants, qui peuvent également mieux comprendre le monde des aveugles grâce à un alphabet en braille reproduit sur le rabat de la quatrième de couverture. Les enfants adorent les histoires vécues, et ce livre leur en raconte une belle.

Les Publications du Québec offrent très peu d'ouvrages destinés aux jeunes, mais une récente collaboration avec le Musée du Québec a suscité de très belles histoires inspirées de l'univers de quelques peintres du Québec. Sans être pour autant des albums documentaires à proprement parler, les titres parus jusqu'à présent se révèlent un complément à une initiation à l'art, ne serait-ce que par les reproductions d'œuvres qui illustrent le récit.

L'éditeur MultiMondes ne produit pas, lui non plus, de livres pour les enfants a priori, mais font exception quatre ouvrages récemment parus sur la démocratie, sous la plume du journaliste et professeur Laurent Laplante, qui «souhaite que tous les jeunes soient membres du Grand Club Démocratique» en la cultivant chaque jour en soi. Les valeurs démocratiques que sont la liberté, l'égalité et la solidarité se transmettent encore mieux chez l'enfant qui



aura été mis en contact avec celles-ci au moyen de livres d'une cinquantaine de pages bien conçus. De tels ouvrages ont aussi le mérite de combler de graves lacunes dans l'ensemble de la documentation offerte aux jeunes lecteurs, où on observe souvent le choix des mêmes sujets. Quand verrons-nous, sans doute sur le modèle d'une célèbre collection au Seuil mais il est permis de faire preuve d'originalité, des Omar Aktoof expliquer l'économie aux enfants, des Claude Ville-neuve leur parler de l'eau d'un point de vue scientifique, politique et social, des Louise Vandellac leur expliquer les aliments transgéniques ou le clonage?

Les magazines pour les jeunes

Félix Maltais, éditeur des magazines *Les Débrouillards* et *Les Explorateurs*, voudrait bien que les campagnes de promotion de la lecture chez les jeunes cessent d'ignorer les magazines. «Ils sont le choix numéro un de milliers d'enfants et de parents», affirme-t-il sur un ton enflammé. Fondateur du mouvement d'éducation scientifique *Les Débrouillards*, M. Maltais dirige une collection de livres et a mis sur pied différentes activités d'animation: une journée nationale des Débrouillards (le 7 décembre), le Défi des classes débrouillards, qui a lieu dans toutes les régions du Québec alors que les classes participantes se disputent la coupe Scientifex. Bref, ce passionné du savoir

apporte une réponse moins exclusivement liée au livre lorsqu'il s'agit de faire découvrir le plaisir de la lecture aux jeunes. Chaque mois, 32 500 exemplaires du magazine *Les Débrouillards* sont distribués dans les foyers québécois, et les abonnements sont individuels dans une proportion de 97 %. À quatre ou cinq lecteurs en moyenne par exemplaire (parent, enseignant, bibliothèque, photocopies), on ferait bien d'avoir à l'œil ce professeur Scientifex et ce qu'il transmet! Les éditions québécoises de *J'aime lire* (mensuel comportant un court roman suivi d'une bande dessinée et de jeux de logique et de mémoire) et de *Pomme d'api* (magazine pour les tout-petits comptant un supplément pour les parents) tirent pour leur part à 200 000 exemplaires par an. Quant au magazine *Les Explorateurs* (le petit frère des *Débrouillards*), avec ses quatre numéros annuels, il rejoint directement 7000 enfants à chaque parution. D'ailleurs, dès septembre prochain, le magazine *Les Explorateurs* deviendra un mensuel, pour la plus grande joie des abonnés. Tous ces chiffres dépassent les ventes maintes fois citées de Harry Potter au Québec! Avec le magazine livré à la maison, ce sont des auteurs qui entrent chez les jeunes lecteurs, un véritable cadeau mensuel. *Les Débrouillards* ont établi une collaboration avec certains organismes, ce qui assure leur survie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'excellent magazine *Vidéo-Press* a cessé de paraître, aucune aide à la vulgarisation culturelle n'étant prévue dans les programmes gouvernementaux de subventions. En somme, les magazines sont peut-être la façon que le Québec a trouvée de se distinguer au chapitre des publications documentaires destinées à la jeunesse. Le mouvement des Débrouillards a été exporté en France avec succès, où il s'appelle Les Petits Débrouillards, comme ce fut d'abord le cas au Québec.

Sur le même sujet, lire aussi les recensions critiques de Carole Tremblay et de Ginette Guindon en page F 8.

CUBA

Plusieurs écrivains majeurs ont quitté le pays au cours des dernières années

SUITE DE LA PAGE F 1

que la propre fille de Fidel Castro, Alina Fernandez, avaient signé un appel à la liberté diffusé clandestinement pendant la foire.

Parmi la liste des dissidents, Émile Martel cite notamment le poète et journaliste Raul Rivero, directeur fondateur de la Cuba Press Agency, qui «a toujours refusé de sortir du pays» bien qu'il y ait été emprisonné et harcelé à plusieurs reprises. En 1999, dans un texte publié dans *Le Devoir*, ce dernier affirmait que la loi cubaine permettait aux autorités de le condamner pour «l'unique acte souverain que j'aie fait depuis que j'ai l'usage de la raison: écrire sans autorisation». Depuis, il semble que la Cuba Press Agency se voie régulièrement confisquer ses ordinateurs et qu'elle doive fonctionner sans moyens, notamment grâce à des appels à frais virés provenant de l'étranger, principalement de la communauté cubaine exilée à Miami.

Selon M. Martel, «la possibilité de publier est extrêmement limitée à l'intérieur du pays [à Cuba] et elle est non existante si on est en brouille avec le régime». Dans un document fourni par la Foire internationale du livre de Guadalajara qui donne certaines informations sur l'économie cubaine, on parle d'«une industrie éditoriale cubaine qui commence à récupérer de la crise économique des années 90». On relève la publication de 1600 titres et de plus de 16 millions d'exemplaires produits annuellement.

Maillon fragile

Or, selon M. Martel, les bibliothécaires forment l'un des maillons fragiles de l'industrie du livre cubaine. Il y a quelques années, le président Fidel Castro avait annoncé une plus grande ouverture à l'égard de la circulation des livres au pays. À cette époque, poursuit Émile Martel, certaines personnes possédant des bibliothèques personnelles ont choisi de les ouvrir au public: avec comme résultat qu'elles ont immédiatement été empêchées de le faire par le gouvernement cubain. «C'était principalement parce que cela rendait disponibles pour le public des œuvres qui ne le sont pas, celles de Zoé Valdés, par exemple», dit-il.



Eduardo Manet

Par conséquent, plusieurs écrivains cubains majeurs ont quitté le pays au cours des dernières années. C'est le cas notamment de Zoé Valdés et d'Eduardo Manet, qui vivent désormais en France. Zoé Valdés, écrivain désormais reconnu en France, n'a plus pu retourner vivre à Cuba après la publication en français, en 1995, du livre *Le Néant* quotidien, portrait critique de la société cubaine.

Pour les écrivains qui évitent les démêlés avec le gouvernement, «il y a moyen d'avoir une littérature parfaitement vivante, sans engagement politique», dit Émile Martel.

Le poète, romancier, essayiste et traducteur Cintio Vitier a, par exemple, ardemment travaillé à la divulgation de la vie et de l'œuvre de José Martí, patriote et écrivain qui fonda le Parti révolutionnaire cubain à la fin du XIX^e siècle. Il a aussi traduit les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud.

La XIV^e Foire internationale du livre de Guadalajara est, selon ses organisateurs, le plus important événement éditorial au monde en langue espagnole. L'an dernier, l'événement avait réuni des représentants de 32 pays et de 1258 maisons d'édition. Il s'y était effectué pour 12 millions de dollars de transactions internationales, pour cinq millions de dollars de transactions nationales, pour cinq millions de dollars de ventes directes au public, avec des retombées économiques de 15 millions de dollars pour la ville-hôte de Guadalajara.

Outre ses activités purement commerciales, la Foire internationale du livre de Guadalajara propose une série d'événements d'envergure, dont une rencontre internationale des sciences sociales, où on abordera notamment le thème de la sécurité après le 11 septembre ou celui des politiques sociales en Amérique latine, des séminaires et des rencontres internationales sur les communications et la société, sur le droit, sur les recherches en éducation et en culture, etc.

Cette année, la délégation québécoise sera passablement importante compte tenu du fait que le Québec sera à l'honneur à Guadalajara l'an prochain. L'événement se poursuit jusqu'au 8 décembre.

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 20 au 26 novembre 2002

Rang	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Biograph Qc	ROBERT PICHÉ AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression 4
2	Biograph Qc	ET ANGÉLIE CRÉA CÉLINE	J. BEAUMOYER	Trait d'Union 2
3	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2003	M. PHANEUF	L'homme 2
4	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique 4
5	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 2 ^e partie	D. GABALDON	Libre Expression 3
6	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 2	N. LESTER	les Intouchables 2
7	Roman Qc	LIFE OF PI - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada 5
8	Pratique	LE GUIDE DE L'AUTO 2003	DUVAL / DUQUET	L'homme 7
9	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2003 15 ^e	E. CHARTIER	Flammarion Qc 3
10	Actualité Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2002	S. CHAPLEAU	Boréal 2
11	Jeunesse Qc	RACONTE-MOI LA NOUVELLE-FRANCE... ♥	FOURNIER/RAYMOND	Rose-films 5
12	Roman Qc	CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression 7
13	Polar	VOYAGE FATAL	K. REICHS	Robert Laffont 6
14	Biographie	KARLA - Le pacte avec le diable	S. WILLIAMS	Trait d'Union 2
15	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR STAMISER (livre & CD) ♥	H. MAJOR	Fides 6
16	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard 23
17	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages 32
18	Roman	SANAAQ 15 ^e	M. NAPPAULUK	Stanké 5
19	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MOUNBOURQUETTE	Novais 6
20	Essais Qc	PAROLES D'HOMMES	M. BRUNET	Qc Amérique 5
21	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	les Intouchables 52
22	Santé	ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont 15
23	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké 4
24	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane 112
25	Roman	LA RUE DE L'ESPOIR	D. STEEL	Pr. de la Cité 5
26	Sc. Fiction	L'ARBRE DES POSSIBLES ♥	B. WEBBER	Albin Michel 2
27	Roman Qc	CHERCHER LE VENT ♥	Guillaume VIGNEAULT	Boréal 56
28	Roman Qc	LES YEUX BLEUS DE MISTASSINI ♥	J. POULIN	Leméac 4
29	Roman Qc	À L'HEURE DU LOUP ♥	P. MORENCY	Boréal 5
30	Essais Qc	AMERICA	D. VAUGEOIS	Septentrion 4
31	Jeunesse Qc	LE PIANO MUET (livre & CD) ♥ 15 ^e	Gilles VIGNEAULT	Fides 3
32	Cuisine	100 PERSONNALITÉS, 100 RECETTES ♥ Tous les profits de la vente seront versés à l'Institut de cardiologie	COLLECTIF	Fondation des Ailes de la mode 5
33	Biographie	HERGÉ, FILS DE TINTIN ♥ 15 ^e	B. PEETERS	Flammarion 3
34	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont 91
35	Jeunesse	ARTEMIS FOWL, t. 2 - Mission polaire	E. COLFER	Gallimard 5
36	Jeunesse Qc	CHANSONS DOUTES, CHANSONS TENDRES (livre & CD) ♥	H. MAJOR	Fides 58
37	Polar	COULE LA SEME	E. VARGAS	Viviane Hamy 1
38	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ♥	COLLECTIF	Marabout 32
39	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon 100
40	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2003	COLLECTIF	Boréal 7
41	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane 30
42	Essais	MINE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal 6
43	Psychologie	VIVRE AVEC LES AUTRES	J. SALOMÉ	L'homme 7
44	Arts	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX, t. 2 - Les deux tours (livre officiel du film)	J. FISHER	Pré aux cieux 2
45	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard 7

♥ : Coup de Cœur RB ◆ : Nouvelle entrée ↑ : Nombre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

DU 2 AU 22 DÉCEMBRE 2002

Ce Noël, faites coup double.

Offrez les cadeaux sélectionnés* par l'équipe de Joël Le Bigot et

Renaud-Bray versera 1\$ par article vendu à la grande guignolée

* 15 produits identifiés par cet autocollant

LES CHOIX DE JOËL LE BIGOT ET SON ÉQUIPE

Essais sur l'imprégnation fasciste au Québec

Esther Delisle

Dans le premier essai, *Fragments d'une jeunesse retrouvée*, l'auteur relate le passé étonnant de certaines figures importantes du Québec et fait ainsi comprendre pourquoi elles préfèrent taire cet épisode de leur vie.

Le deuxième essai, *Vieillesse garde et jeunes Turcs*, est consacré à la Révolution tranquille. L'auteur y expose la circulation des idées entre nationalistes et fédéralistes, entre la droite et la gauche.

Enfin, dans *Heil Christ !*, Esther Delisle raconte une histoire invraisemblable mais révélatrice, qui eut des retentissements internationaux.

ISBN 2-922245-79-9
216 pages • 23,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA
www.varia.com Distribution: Prologue

Agenda littéraire

Décembre 2002

UNEQ
Union des écrivains et des écrivaines québécoises

LUNDI 2 DÉCEMBRE, 19 H 30

Des mots de tous les jours

LECTURES ET CHANSONS INSPIRÉES PAR LE QUOTIDIEN AVEC MONIQUE PROULX ET YVES BEAUCHEMIN et le chanteur-guitariste RICHARD FORTIER. Bibliothèque de Pierrefonds Dollard-des-Ormeaux. Entrée libre.

JEUDI 5 DÉCEMBRE, 19 H 30

Duel poétique

AVEC FREDERICK HAUDEAR ET PATRICE DESBIENS accompagnés par CLAUDE MAHEU au saxophone. Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal. Entrée gratuite. Réservation obligatoire.

MARDI 10 DÉCEMBRE, 19 H 30

Les Mardis Fugère

CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE L'ÉCRIVAIN CHRISTIANE DUCHESNE et lectures par DOMINIC ANCTIL. Maison de la culture Frontenac, 2550, Ontario Est, Montréal. Entrée Libre.

JEUDI 12 DÉCEMBRE, 19 H 30

Notes de vers

INSPIRATION INDIENNE. RÉCITAL DE POÉSIE ET DE MUSIQUE DU MONDE. MONIQUE JUTEAU ET LARRY TREMBLAY avec le musicien GANESH ANANDAN. Maison de la culture Plateau Mont-Royal, 465, Mont-Royal Est, Montréal. Entrée gratuite. Laissez-passer.

Renseignements et réservations au (514) 849-8540
www.uneq.qc.ca

Le Conseil des arts de Montréal



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Zoé Valdés

LE LIVRE DES SAGESSES

L'AVENTURE SPIRITUELLE DE L'HUMANITÉ

Le livre événement

Pour la première fois, toutes les sagesses de l'histoire de l'humanité réunies en un seul volume! Les meilleurs spécialistes contemporains dressent le portrait des grands maîtres spirituels et proposent une anthologie des plus beaux textes.

150 figures spirituelles
100 illustrations
200 textes du monde entier
2000 pages

Bayard
Distribution NOVALIS

LIVRES

Noblesse de l'étranger

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Il y a quelque chose d'exaspérant dans la façon dont toute formule, toute réflexion, même la plus juste ou la plus originale, finit par devenir banale à force de répétitions. Ni Ovide, ni Victor Hugo, ni Milan Kundera, qui tous trois connaissent l'exil, ne sont appelés écrivains de l'exil. Il faut l'explosion migratoire de la fin du XX^e siècle, qui eut comme prélude l'émigration russe issue de la révolution d'Octobre, pour que naisse vraiment l'espèce particulière d'écrivains dont la muse est un passeport, et plutôt deux qu'un seul. Encore mieux: le fait de n'en posséder aucun.

Commodément, cette catégorie dite de l'exil, tout comme celles qui l'ont précédée dans le catalogue de la critique — dissidents russes, réalisme magique sud-américain, écrivains de l'empire, écriture des femmes —, regroupe toutes sortes d'individus, proposés avec leur mode d'emploi, parfois à leur corps défendant: poseurs, frimeurs, ambitieux en mal de reconnaissance rapide, égarés, solitaires, grands, inconnus, mineurs délicieux, qu'une lecture souverainement subjective permettra de départager.

Quant à l'authenticité, elle se laissera voir à quelques signes extérieurs à l'œuvre mais agissant sur elle. Naïm Kattan, par exemple, tout jeune juif irakien qu'il est, surtout lorsqu'il débarque à Paris, en 1947, à 18 ans, refuse d'embler de se laisser enfermer dans l'exotisme vers quoi le premier mouvement d'intérêt de ses interlocuteurs parisiens voudrait l'entraîner et dont, sans doute, il pourrait tirer un profit littéraire immédiat.

Le trait, révélateur d'un tempérament de passeur que l'avenir confirmera, se laisse découvrir par une anecdote surgissant au milieu de considérations d'ordre culturel, historique et littéraire, dans l'entre-tien substantiel que l'écrivain accordait récemment à

Simone Douek. D'abord diffusé sur les ondes de France-Culture du 23 février au 3 mars 2000, dans le cadre de l'émission *A voix nue*, l'entretien est repris en première partie d'un recueil d'hommages à Naïm Kattan qui vient de paraître sous la direction de Jacques Allard (*L'Écrivain du passage*, Hurtubise HMH/Blanc Silex éditions) et fait entendre les saluts fraternels de Jean Grosjean, Yves Bonnefoy, Salah Stétié, pour ne nommer que ceux-là.



CARREFOURS

L'exil, on pourrait presque dire que Naïm Kattan le connut une première fois, avec les siens, sous le roi Nabuchodonosor, à Babylone. On imagine quelles assises intellectuelles et spirituelles donne le fait de pouvoir se réclamer, à juste titre, d'une aussi haute antiquité. Car le temps biblique ne donne le vertige qu'à ceux qui auront voulu rompre avec lui. Au contraire, Naïm Kattan, par l'étude combinée de la Bible et du Coran entreprise très tôt, en Irak, de concert avec l'apprentissage de l'hébreu, de l'arabe classique, du français et de l'anglais, n'aura eu de cesse, même une fois installé en Occident et intégré à ses modes de penser et d'agir, de préférer les aller-retour et les mélanges aux choix.

Ce qui est encore une façon de choisir, de ne pas être soumis au destin, de répondre à l'appel impérieux qui monte des pages des *Nouritures terrestres* que recopie à Bagdad, en une nuit, un tout jeune homme ayant promis au soldat anglais qui le lui a prêté de lui rendre le livre le lendemain matin. En 1941, explique Kattan à son interlocutrice de la radio, les Britanniques gouvernent indirectement l'Irak, sorte de colonie qui ne dit pas son nom. S'il faut porter à leur crédit le renversement du gouvernement pronazi de Rachi Ali, les Britanniques font aussi sentir leur présence dans tous les aspects de la vie à Bagdad, jusqu'à mécontenter de jeunes patriotes comme Naïm

Kattan. Désordres, antisémitisme, tueries: le voici partant s'établir à Paris, où il noue quelques solides amitiés, choisissant d'écrire en français, arrivant à Montréal en 1954. Or, qui veut-il connaître, dans une société où les «deux solitudes» semblaient vouées à une ignorance réciproque? «Il y a des Canadiens anglais, et il faut que je les découvre.» Entre l'Anglais honni et l'Anglais à connaître, l'exil avait aboli une distance que les livres, déjà, à Bagdad, avaient malmenée. Cet intérêt trouvera d'ailleurs un écho dans les pages littéraires du *Devoir* de l'époque, marquant le début d'une collaboration ininterrompue depuis.

C'est donc ce refus des déterminismes culturels, mêlé d'une curiosité renouvelée à l'endroit des cultures, qui aura fait de Naïm Kattan, en tous lieux, un trait d'union, au sens le plus élevé du terme. Comme le fait remarquer Jean Grosjean dans un hommage bien senti, inséré en guise de liminaire, l'homme «a su aimer le génie des nations»; il «interroge les structures mentales des peuples et se réjouit de leurs différences comme d'un grand jardin».

L'étranger en l'écrivain

En serait-ce fini avec l'exil? Ce serait ne plus être écrivain. «Je considère en quelque sorte tout écrivain comme un migrant, précise Kattan [...], toute personne, même quand elle change de nom ou de ville à l'intérieur d'un même pays, éprouve ce qu'est l'expérience de la migration.» Pour nombre d'écrivains et d'intellectuels canadiens-français, on sait que la migration eut lieu dans le passage d'un monde paysan ou ouvrier à celui de la culture et de l'écrit. Et peut-être trouverait-on, dans cette migration si mal ou si peu nommée, mais qu'a étudiée Fernand Dumont, l'une des explications possibles aux rapports difficiles que la société québécoise entretient encore avec toute espèce d'élite, scolaire, intellectuelle, littéraire et culturelle, à moins qu'elle ne soit sportive ou financière, ces dernières motifs de fierté parce qu'elles semblent à portée de main et renvoient à

un avenir possible, celles-là motifs de malaise et de mépris parce qu'elles révèlent les origines et la distance qui demeure entre soi et le modèle.

Le jeune Kafka note dans son *Journal*, après avoir subi les moqueries d'un oncle au sujet de ses premiers écrits: «Je venais d'être expulsé d'un seul coup de moi-même avec une signification déjà presque réelle, et au sein même du sentiment familial une vue s'ouvrait à moi sur le glacial espace du monde que je devais réchauffer d'un feu qu'il me faudrait d'abord allumer».

C'est en citant ce passage, entre autres, que l'écrivain Pierre Mertens a voulu s'expliquer, lors d'une conférence au titre idoine. À propos de l'engagement littéraire, texte maintenant joliment repris en volume, avec une préface de Michel Biron (Lux éditeur, Montréal, 2002). L'engagement de l'écrivain, conclut-il, en s'appuyant sur les exemples de Proust, de Flaubert et de Kafka, n'est jamais aussi entier que lorsqu'il n'est ni volontaire ni revendiqué avec force. En somme, *La Recherche* et *Madame Bovary* en disent davantage sur l'affaire Dreyfus et la petite-bourgeoisie du Second Empire que toutes les harangues de Sartre, imprimées ou proférées du haut d'une chaise en bois. «L'homme est un mendiant quand il pense, mais un dieu lorsqu'il rêve.» Lumineuse, cette formule de Hölderlin, également reprise par Mertens, comme on la voudrait tout à fait oubliée! Ainsi pourrait-on s'offrir le luxe de la redécouvrir à intervalles, sans jamais l'exposer à devenir banale.

NAÏM KATTAN - L'ÉCRIVAIN DU PASSAGE

Sous la direction de Jacques Allard
Hurtubise HMH/Blanc Silex éditions
Montréal/Kerguelouet, 2002, 168 pages

À PROPOS DE L'ENGAGEMENT LITTÉRAIRE

Pierre Mertens
Lux éditeur, coll. «Lettres libres»
Montréal, 2002, 56 pages

ESSAI

Réapprendre et recommencer

DAVID CANTIN

On traverse un essai où les notes, les citations, les commentaires et les poèmes se succèdent au fil d'une chute imprévisible. Tout cela pourrait avoir l'allure d'un curieux chantier d'écriture, sauf que René Lapiere imagine un livre où les cassures ainsi que les dispersions révèlent l'essence même de l'œuvre. Après avoir reçu, la semaine dernière, le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec pour *L'Entretien du désespoir* (Les Herbes rouges, 2001), René Lapiere poursuit, avec *Figures de l'abandon*, sa recherche extrême d'une pauvreté nécessaire à la parole créatrice. Comme le mentionne l'auteur lui-même, «écrire, c'est [aussi] se perdre».

En lisant cette prose inventive, on se remémore plusieurs passages des différents recueils de poèmes de Lapiere: *Piano, Love and Sorrow, Fais-moi mal Sarah* ou *Effacement*. Certaines réflexions trouvent un écho dans ce monde où l'intrigue policière et le moindre détail du quotidien invite à reconsidérer une dimension troublante de l'acte poétique. Il paraît évident que, pour cet écrivain, la littérature devient une forme d'ascèse rigoureuse. La commence d'ailleurs une figure, celle qui consiste à «départir» comme on arrive à «décomprendre».

Dans ce livre, Lapiere cherche à formuler une théorie possible au sujet de l'abandon. Il faut ainsi entendre ce terme comme un moyen de s'en remettre au manque, semblable en cela à l'imagination qui cède sous le poids plus lourd de la mémoire. Le paragraphe suivant résumera, avec beaucoup de justesse, la tâche du poète devant le moindre état des choses: «*Sans doute l'anodin, le minuscule, offrent-ils mieux qu'autre chose d'échapper à cet oubli, et de rétablir à même l'objet le sentiment de la présence et la possibilité de la vision. Sans doute également cette vision contenue dans le détail révèle-t-elle dès lors la mauvaise conscience du grandiose, du monumental, et tente-t-elle de résoudre à l'échelle du plus petit objet l'éternelle chicane des formes et des contenus.*»

Qu'il parle du mouvement punk, des théories d'Adorno ou d'un roman de Chandler, Lapiere revient à cette hypothèse qui consiste à croire que «*là où quelque chose promet l'impossible la langue s'affole, se hâte, reconstruit le chemin; elle est bien sûr venue de là, de ce point dont elle se rappelle tout à l'exception du nom.*» Il y a quelque chose de radicalement à l'œuvre dans cette pensée qui privilégie une mise au tombeau du moi. L'abandon serait donc à l'image de ce «petit

animal [qui] grattera dans la neige durcie». A travers ces figures, l'écriture consiste à aller de côté, sans chercher à tout retenir d'une expérience fugitive. Tel que l'invente le récit de *Pensée de loup*, la lumière n'apparaît finalement que faisant suite à l'éblouissement du désapprendre. On trébuche au bout du sentier oblique, mais de manière surprenante le faux pas ouvre sur l'identité véritable. Comme l'énoncera un peu plus loin Tho-

reau, «*la vie la plus vécue que raconte l'histoire a toujours consisté à se retirer de la vie.*» Ces textes de Lapiere sur le manque, telle une autre forme d'abaissement, invitent à penser au nom d'une détresse nécessaire. Un livre où l'écouter et le non-dit exigent une réponse.

FIGURES DE L'ABANDON

René Lapiere
Les Herbes rouges
Montréal, 2002, 104 pages

L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec
André Gélinas
André Gélinas soumet à la réflexion publique des considérations à la fois techniques et polémiques. Notre Loi sur l'équité salariale est la plus «chromée» de toutes les lois du genre, soutient-il. Elle assure aux femmes une rémunération au moins égale et parfois supérieure à celle des hommes tout en empêchant que les hommes aient une rémunération supérieure à celle des femmes. Une telle dérive s'expliquerait par un discours féministe tellement dominant qu'il a émuosé le sens critique des Québécois.

ISBN 2-92245-76-4
256 pages • 24,95 \$
www.varia.com
Distribution: Prologue

Luc LaRoche

Triptyque

www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666

Par l'auteur de
Ada regardait vers nulle part

Luc LaRoche
Amours et autres détours

recits, 121 p., 17 \$

Ces récits gravitent autour de ce noeud où s'agitent les passions humaines, investies ici par un narrateur unique aux mille facettes, sans cesse tiraillé entre le désir et la nonchalance, la nécessité de l'effort et la fatigue, l'appel de l'aventure ou la certitude de l'échec.

Prix Hugh-McLennan

Neil Bissoondath

«Un livre qui confirme l'artiste et matérialise une étonnante appropriation de la conscience québécoise.»
Thierry Bissonnette
Voir

UN BAUME POUR LE CŒUR

Roman
420 pages • 29,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime
Cet imperceptible mouvement
de Aude

(valeur 14 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

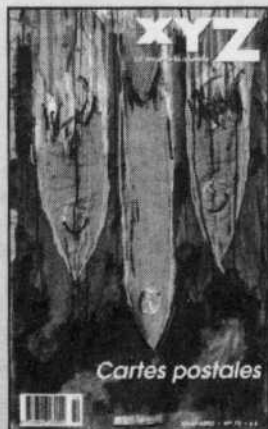
Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$



No 72: Cartes postales

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____ TÉL. _____
CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
NO _____ EXP. _____
SIGNATURE _____ DATE _____

RETOURNER À: XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: xyzed@mink.net

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Trop peu, trop tard

Un dialogue entre une fille et son père tourne court

Qui est Anne Laurier? L'auteur de ce livre, bien sûr, et tout à la fois un de ses personnages principaux, puisqu'elle en est la narratrice. Cependant, indique-t-on en quatrième de couverture, ce nom est un pseudonyme, celui d'une «*écrivaine ayant déjà publié plusieurs titres*», qui a voulu ici «*éviter de heurter ses proches en racontant ce passé qui la meurtrit*». Nous aurions donc affaire à un récit autobiographique, ce que semble confirmer le communiqué de l'éditeur où il est écrit que, pour ce livre, l'auteur «*met de côté la fiction pour parler d'elle*».

Pourtant, *Le Crime inachevé* est bel et bien identifié comme un roman, publié dans une collection appelée «*Fictions*». Ce qui n'empêche pas la narratrice de noter quelque part qu'après avoir écrit des romans — non identifiés —, où elle est passée «*par le long détour de la fiction pour éviter de parler*» d'elle-même, elle a résolu de ne plus traquer dorénavant «*le paysage ou l'anecdote, mais le sens du vécu, de l'émotion brute*».

Voilà bien des complications pour un livre qui, à la lecture, se révèle tout simple. *Le Crime inachevé* raconte en effet l'histoire d'une famille québécoise, depuis le mariage des parents en 1951 jusque quelque vingt-cinq ans plus tard, c'est-à-dire à la mort du père.

Anne Laurier, la narratrice, est l'aînée des quatre enfants. Au moment où elle écrit, c'est-à-dire aujourd'hui, tout cela est une histoire ancienne sur laquelle elle sent le besoin de revenir, alors qu'elle approche de l'âge qu'avait son père à sa mort. Elle convoque ses propres souvenirs et, occasionnellement, les témoignages de sa mère et d'un de ses frères. En suppléant aux trous de mémoire par des hypothèses plausibles.

Cela donnera un livre — car il s'agit d'écrire, elle le signale à plusieurs reprises — qui reconstruit le passé familial, une sorte de catharsis par l'écriture qui la libérerait de sa propre souffrance.



Robert Chartrand

La famille Laurier a d'abord vécu dans une ville de province, puis dans une banlieue proche de Montréal, pudiquement nommée «*R...*» et «*C...*» pour ménager les proches, sans doute. On vit bourgeoisement, dans le confort et la respectabilité, du moins au début. Papa est dentiste, maman est une épouse dévouée qui n'a apparemment qu'un tort: celui de préférer ses fils à sa fille.

La faille — il en faut bien une pour légitimer le récit —, c'est l'alcoolisme du père, que la narratrice a peine à reconnaître dans ses souvenirs, symptôme d'une souffrance intime, d'un mal de vivre aux contours flous qui se terminera en tragédie.

Le récit d'Anne Laurier est donc, pour une bonne part, une tentative de reconstitution de la figure du père, désigné parfois comme «*Absent*», mais qui avait bien des qualités: un goût pour le bricolage, pour les gadgets, un amour de ce que la narratrice appelle «*les arts*».

Mais la mère «*a le don de s'immiscer*» dans le récit d'Anne, comme pour brouiller les pistes de cette entreprise de reconnaissance. Elle parlait trop, cette femme, dont les mots faisaient mal. Et voilà la clé que croit avoir trouvée la narratrice, qui expliquerait tous les malaises de sa famille: ce déséquilibre de la paro-

le, rarissime chez le père — elle se rappellera six de ses phrases, les seules peut-être qu'elle lui ait entendu prononcer — et celle, toujours lourde de reproches, chez la mère, qui l'amène à reconnaître qu'*«on [la] déposséda des mots»*.

La fillette, puis l'adolescente renfermée sur elle-même, gênée dans son corps, se rappelle alors ses lectures, des phrases ou des vers lus ou entendus en diverses circonstances, de Prévert, de Saint-Exupéry, de Camus ou des Beatles, qui lui font à peu près le même effet, celui de quelque vérité profonde qu'elle-même n'avait pu exprimer. Ces mots de toutes origines, elle se les était appropriés — sans toujours en saisir le sens — à défaut des siens propres. Cette tentative d'accession à la parole, c'est, on le devine, la piste que suit la narratrice, dont le père parlait si peu et la mère trop. Ou mal.

Le thème n'est pas neuf, loin s'en faut. Mais qu'importe, pourvu qu'on en fasse un livre différent. Impossible, ici, de ne pas se rappeler *Les Dimanches sont mortels*, de Francine D'Amour (Guérin, 1987; Typo, 1994), ce roman remarquable qui racontait, à peu de détails près, une histoire semblable, celle d'une famille bourgeoise dont le père sombre dans l'alcoolisme. Il y avait là une écriture, un style où s'affrontaient le cynisme et la compassion qu'on ne retrouve pas dans *Le Crime inachevé*.

Ce livre au genre incertain, qui entendait traquer au plus près un certain vécu, est truffé de métaphores ronflantes — «*L'araignée du malheur fabriquait lentement son nid*», «*Paule sentait les lames du désir la traverser*», de comparaisons qui prêtent à sourire — «*son emprise sur moi s'était relâchée comme un élastique éventé finit par casser*», quand il ne cède pas à la facilité de certains jeux de mots — les souvenirs du père deviennent des «*re-pères*» — ou à un cynisme manifestement involontaire: la narratrice

se souvient d'avoir «*grandi d'un coup sec*» et d'avoir vu sa mère «*ivre de colère*» alors que, pendant ce temps, le père s'imbibaît...

Curieux, par ailleurs, qu'on retrouve sous la plume d'une romancière chevronnée des propos platement fatalistes comme ceux-ci: «*Nous sommes condamnés à écrire dans la marge des pages que nos parents ont noircies avant nous*» ou: «*Entre une mère et son fils, il n'y a aucune place pour le père. Il est de trop.*»

Autre comparaison avec le roman de Francine D'Amour, aussi accablante que les précédentes: ces passages en italiques, qui, dans *Les Dimanches sont mortels*, faisaient entendre les voix des personnages, rythmaient le récit en l'informant. Dans *Le Crime inachevé*, ce sont des dialogues imaginaires entre la narratrice et le fantôme de son père, qui commentent le livre en cours ou leurs rapports, sur le mode bêtement explicatif qui emprunte abondamment à la psychologie populaire. On y parle de «*problèmes*», de «*besoins*», d'un «*déni de réalité*».

Ce récit d'Anne Laurier qui se veut un crime — par dévoilement? — est raté, quelles qu'en soient les bonnes intentions. Le crime dont il est question dans le titre, c'est peut-être le meurtre d'un père admiré et détesté, celui d'un homme secret, peu doué pour la parole, que ce livre ressuscite tant bien que mal. La narratrice a cet aveu, vers la fin de son récit: «*Je ne sais plus comment parler de cet homme que j'ai si mal connu, donc si mal aimé.*» On serait porté à lui donner raison.

LE CRIME INACHEVÉ

Anne Laurier
L'Hexagone, collection «*Fictions*»
Montréal, 2002, 171 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Yourcenar vue par Lalonde

SOPHIE POULIOT

Après s'être intéressé à Gustave Flaubert dans la pièce de théâtre *Monsieur Bovary, ou mourir au théâtre*, Robert Lalonde rend maintenant hommage à un autre écrivain. Cette fois, c'est Marguerite Yourcenar, née de Crayencour, qui est célébrée par l'auteur du *Petit Aigle à tête blanche* et de *La Belle Épouvante*, entre autres titres. «*Tout grand amour est un jardin entouré de murailles*», écrivait Yourcenar. C'est donc de l'amour qu'elle a partagé pendant plus de 40 ans avec l'Américaine Grace Frick que Robert Lalonde a entrepris de faire le portrait.

Lalonde s'est inspiré d'un épisode réel de la vie de la romancière, critique, historienne et essayiste d'origine belge, soit une tournée de conférences faite par Yourcenar à Montréal et à Ottawa, en octobre 1957, et cela pour élaborer une histoire où se mêlent amour et colère, séduction et douleur. Car non seulement Grace a, quelque temps avant ce périple, subi l'ablation d'un sein à la suite d'un cancer, mais Marguerite sera hospitalisée d'urgence avant d'arriver à Ottawa à la suite d'une défaillance car-



diaque — ce qui n'empêchera pas la première femme admise à l'Académie française de vivre jusqu'à l'âge de 84 ans. Mais la souffrance la plus aiguë qu'auront à subir les deux femmes sera un quiproquo, à partir d'une note écrite trouvée et mal interprétée, qui leur laissera croire, chacune de son côté, à la fin de leur relation.

Le portrait ici tracé de Marguerite Yourcenar est celui d'une femme de tête, parfois acariâtre, souvent opiniâtre, qui ne tolère aucune faute de français chez ses

interlocuteurs mais que la beauté des éphèbes bouleverse volontiers. Bref, un être au tempérament excessif qui ne trouve la paix qu'après d'une femme à l'humeur égale, cette Grace qu'elle ne manque pourtant pas de rudoyer lorsque Yourcenar est agacée par ceci ou par cela. Il n'est pas de tout repos, on le sait, de fréquenter un être de génie.

La trame du récit est faite d'autant de réalité inventée (le quotidien de ces femmes qu'a imaginé Lalonde) que de rêves, sans doute proches de ceux qui servaient d'inspiration à l'écrivaine, ou apparaissent les personnages qui habitent ses romans, Hadrien, Antinoüs et l'Homme obscur, par exemple. D'ailleurs, ce dernier, selon l'hypothèse de l'auteur, serait inspiré d'un homme rencontré au Québec au cours de ce séjour, un médecin qui rêvait de devenir écrivain et que Yourcenar aurait rabroué sans détours.

Le roman de Lalonde est donc essentiellement une étude de caractère, plutôt bien menée, quoique comportant son lot de redondances. La langue y est précise, élégante, se faisant parfois l'instrument de critiques sévères, comme dans cet extrait: «*Ils*

étaient beaux, c'est vrai, les trois chevaux, avec leur robe bigarrée, leur grand pas vélocé, gracieux, leur ardeur impatient de dièux galopants. Mais sans doute les destinait-on à quelque kermesse imbecile, à quelque film désopilant où, les pauvres bêtes, nourries de sucreries, se donneraient en spectacle à ces grands enfants éberlués et violents qu'étaient les Américains, si sûrs de leur présent, si ignorants de leur passé, si insoucients de leur avenir, comme de celui du monde.» Du reste, les Québécois qui maltraitent leur langue ne sont pas épargnés par Yourcenar. Ou s'agit-il d'un jugement prononcé par Lalonde lui-même? Il est parfois difficile, au cours du roman, de départer les voix.

Un jardin entouré de murailles a le mérite de faire connaître aux lecteurs la personne «*[...] vulnérable, effrayée, puis exaspérée, furieuse, emportée, fulminante [...]*» que fut probablement la grande Yourcenar sans avoir à supporter les détails parfois ennuyeux que rapportent les biographies. Cependant, comme il se passe relativement peu de choses au cours de ces 200 pages, et puisque les rêves, les querelles et les moments de complicité ou de nostalgie partagés par les protagonistes — notamment en ce qui a trait à leur jeunesse envolée — sont plutôt répétitifs, on trouvera peut-être un peu long ce roman dont la finalité est essentiellement de rendre hommage à une grande auteure du XX^e siècle.

UN JARDIN
ENTOURÉ DE MURAILLES
Robert Lalonde
Boreál
Montréal, 2002, 204 pages

Hors de la page, le gouffre

CATHERINE MORENCY

L'automne fut faste pour les lecteurs de Dominique Blondeau, qui donne à lire deux œuvres plutôt qu'une. En effet, la récente parution de son quinzième titre, *Larmes de fond*, se faisait de concert avec celle d'un recueil de notes parues sous le titre *Des grains de sel*. De natures différentes, les deux ouvrages élaborent pourtant un dialogue commun, les réflexions de l'écrivaine répondant souvent aux troubles de ses personnages, alors que ces derniers révèlent au grand jour une part du questionnement de la femme de lettres.

Dans *Larmes de fond*, Dominique Blondeau ne déroge pas à sa prédilection habituelle pour les plongées impérieuses au cœur des profondeurs humaines. «*J'ai usé et j'use toujours de psychologie dans mes romans*, écrit-elle dans *Des grains de sel. Les situations rocamboliques et tirées du subconscient ont ma préférence, elles reflètent ce que nous sommes dans le tréfonds insoupçonnable de nos esprits.*» Ce roman, quoiqu'il possède son propre fil narratif, ne fait pas oublier les œuvres précédentes de l'auteure. Dans ce huis clos rassemblant trois femmes qui abordent le mitan de la vie (elles ont entre quarante et cinquante ans) avec une angoisse qui finira par unir leurs solitudes, les lecteurs fidèles reconnaîtront l'acuité de Blondeau au moment de sonder un passé inévitablement trouble.

Pour cette romancière ayant fui le Maroc il y a trente-trois ans et pratiquant un métier envers lequel elle ne semble entretenir aucun mythe, l'écriture est encore une fois, à travers *Larmes de fond*, une



question de survie. Écrire pour comprendre les êtres qui l'entourent mais aussi pour se définir, se nommer, et se réapproprier une identité qui aurait pu se trouver dissoute dans l'exil. Ainsi tente-t-elle — et c'est peut-être la fonction ultime de la fiction chez Blondeau — d'exorciser les traumatismes ayant courti Julia, Agnès et Ulla Sylvia au cours de leurs enfances troubles, violées, marquées par l'isolement et dépouillées d'un accès vital au rêve.

Récits entremêlés de trois femmes ayant osé, à un moment ou à un autre, se soustraire à l'état du réel par l'évasion ou par la transgression, ce roman traite, avec une acuité exempte de sensiblerie, de la quête qui porte ceux et celles qui n'ont pas encore trouvé leur place dans l'existence. Celle qui confie, au tout début des *Grains de sel*: «*Je n'ose pas me demander — la question se pose parfois — si, habitant encore au Maroc, j'aurais écrit autant que je l'ai fait au Québec*» révèle ensuite: «*J'ai réalisé, année après année, que j'étais confortable entre l'océan et le désert.*»

Or, en se livrant si librement, Dominique Blondeau offre certainement au lecteur la clé dénouant l'une des énigmes les plus récurrentes dans sa prose. Celle-ci, nourrie de paradoxes élémentaires et souvent insolubles, porte la marque d'une auteure qui s'est «*convertie en un être civilisé mais profondément imprégné de paysages confondants*». Ainsi poursuit-elle dans *Larmes de fond* l'exploration d'une réalité qui se forge sur la matière friable que sont l'imaginaire et le souvenir, matériaux impalpables dont elle extrait les enseignements qui veulent bien transcender l'inconscient pour percer le jour. «*Écrire, pour Martin Winckler comme pour Blondeau (qui le cite en exergue de ses notes), ça se fait contre la mémoire et non pas avec. Écrire, c'est mesurer sa perte.*»

LARMES DE FOND

Dominique Blondeau
Éditions de la Pleine Lune
Lachine, 2002, 152 pages

DES GRAINS DE SEL

Dominique Blondeau
Éditions Trois-Pistoles,
collection «*Écrire*»
Trois-Pistoles, 2002, 103 pages

LE CABARET BLEU

Sheldon Currie
Marie-Sissi Labrèche
Beatrice MacNeil
Claudette L'Heureux
Orealis (musique celtique)
Chloé Sainte-Marie
Gaétan Soucy



Les mots dits musicaux (et les mots dits anglophones !)

Lundi 2 décembre 2002 à 19 h 30

Le Cabaret, 2111, boul. Saint-Laurent

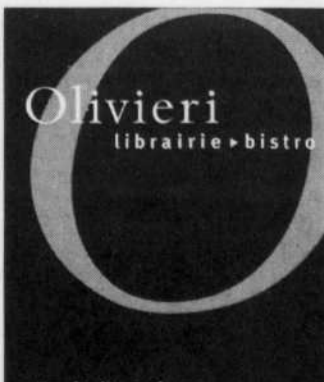
Billets: 6 \$ Tél.: (514) 790-1245

www.admission.com et sur place, au Cabaret

Canada
KEY PORTER BOOKS
LES ARTS du Maurier

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

LIBRAIRIE METROPOLIS BLEU
BLUE METROPOLIS BOOKSTORE
NICHOLAS HOARE • OLIVIERI • ABYA-YALA



Droit d'entrée et contribution au Centre québécois du P.E.N. international 12 \$

CAUSERIE

avec

JOHN SAUL

Littérature et liberté en ces temps de complexité

ANIMATEUR

ÉMILE MARTEL

Président
Centre québécois du P.E.N. international

Vendredi 6 décembre, 19 h

Réservation obligatoire: 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

LITTÉRATURE

LE FEUILLETON

Innombrables solitudes

Si la conscience individuelle n'était pas aussi développée, si les gens n'avaient pas tant le sentiment qu'ils doivent réussir leur vie, s'ils n'éprouvaient pas de manière si aiguë leur différence, s'ils n'étaient pas aussi instruits de leur unicité, s'ils n'étaient pas à ce point travaillés par leur désir d'authenticité et d'accomplissement personnel, en d'autres mots s'ils n'étaient pas aussi conscients de leur finitude, aussi seuls devant leur destin, aussi privés de transcendance, que se passerait-il? Il n'y aurait pas un tel livre que celui de Richard Ford... Ou bien celui-ci paraîtrait une telle aberration pour ses contemporains qu'il tomberait immédiatement dans l'oubli.

Mais cela est impossible aujourd'hui. Chacun de nous sait bien qu'il vit dans un tel monde, sans gloire, seul, chevillé au manque. Toujours prêt à lâcher la proie pour l'ombre, à recommencer parce que rien ne comble. Pas plus le travail que l'amour — du moins ce qui en tient lieu dans cette civilisation où le désir protéiforme a remplacé l'attachement, jugé aujourd'hui une prison. Un n'est pas Deux, Deux n'est pas Un, et Un plus Un égale... Un. En fait, pour être précis, moins que Un, car ce qui ne s'ajoute pas se soustrait. Aussi chacun doit-il admettre qu'il risque d'être moins que lui-même s'il ne sait se donner à autrui, être aussi pour l'autre. Mais cela est-il encore possible?...

La fragilité des perceptions

Onze nouvelles, donc — sans doute pour ne pas faire douze, un chiffre rond, plein, biblique —, qui racontent les péripéties de jeunes couples de classe moyenne (avocats, écrivains, banquiers, experts-comptables, agents immobiliers), tous dans la quarantaine, parvenus à un tournant de leur vie. Tournant de leur vie est un bien grand mot, car gé-



Jean-Pierre Denis

néralement rien ne vient s'imposer de l'extérieur qui les obligerait au changement. Non. Plutôt un ressort qui, avec le temps, s'est distendu, ou qui soudainement se met à grincer, à couiner. Oh, pas grand-chose! Juste une petite musique qui se met à sonner faux, alors que tout semblait parfait. «C'est une chose qui m'intrigue. La façon dont on perçoit sa vie est tellement fragile.» Remarque anodine, mais qui à tout coup indique que les choses ont déjà changé. La réalisation de ce changement n'est plus qu'une question de temps. Réaliser le vide affectif, l'ennui que l'on a commencé à éprouver, ou, pire, le mensonge sur lequel repose la relation que l'on ne mettait pas en question. «[...] il se rendait compte qu'il ne connaissait pas du tout sa femme; et que la conception même d'une connaissance de l'autre — la confiance, l'intimité, le mariage en soi —, si elle ne constituait pas à proprement un mensonge, puisqu'elle existait, en tout cas à titre d'idée [...], était pourtant tout à fait caduque, périmée, caractéristique d'un autre âge, malheureusement disparu.»

Les hommes et les femmes sont ici égaux dans

leur désarroi, bien que habitant des planètes distinctes. Et partout l'adultère guette, faisant miroiter l'étincelle qui manque dorénavant. Pas une nouvelle où il ne s'offre comme une solution, une possibilité de renouvellement. Pourtant, et c'est la tragédie commune, personne n'est réellement dupe de cette opération illusoire et toujours décevante. «L'identité profonde et les convictions [...] s'expriment dans ce qu'on préserve ou ce qu'on ne peut changer [...] dans son milieu, la plupart croyaient que tout était possible à tout moment, et persistaient donc à tenter de devenir autre chose. Pourtant, au bout d'un certain temps, ces vérités individuelles se révèlent simplement irréfutables, quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse pour les repousser. Voilà tout.»

Dans cette Amérique qui souffre de surabondance et repose en même temps sur la vacuité, qui rêve de conquérir alors qu'elle a perdu «prise sur le monde», qui cherche à mondialiser son besoin de s'emouvoir alors qu'elle ne secrète plus qu'un «sentiment de deuil mondialisé», il peut même arriver que le Canada apparaisse comme une terre promise... «[...] sous bien des aspects, le Canada semblait supérieur aux États-Unis. Le Canada était plus sain d'esprit, plus tolérant, plus chaleureux, moins chicanier, tout en offrant plus de sécurité. Il avait même songé à s'y retirer, peut-être même dans l'île du Cap-Breton, où il n'était jamais allé.»

Eh oui, Richard Ford n'est pas chauvin, du moins ne dédaigne pas imaginer qu'il y ait autre chose que les États-Unis. Mais ce n'est sans doute qu'un rêve compensatoire, car la Madeleine Granville de sa nouvelle intitulée *Dominion* n'hésite pas un instant à engager un acteur américain se faisant passer pour son mari afin d'engueuler son amant. Façon comme une autre de mettre fin à une relation. Mais tout cela se passe toujours de manière

civilisée. L'Amérique dont il est ici question à travers ces personnages est une Amérique lisse, polie, sans véritable méchanceté, avec toujours ce petit remords qui la rend sympathique et, finalement, la disculpe.

Les coupables sont partout, c'est-à-dire nulle part. Les choses sont ainsi, tout simplement, et les gens font montre de bonne volonté. Qu'un père ait quitté le foyer familial pour aller vivre avec son amant n'a rien de surprenant, pas plus que le fait qu'il invite son fils à une partie de chasse des années plus tard, et que ce fils n'arrive plus à reconnaître son père (*Appel*). On se remet de tout. En somme, rien de tragique dans la mesure où ce qui défait la vie est aussi ce qui la refait. Mais certainement un sentiment de tristesse qui ne nous lâche pas tout au long de ces nouvelles qui additionnent des riens à des riens, des impressions à des perceptions, de petits péchés à de petits horizons, pour mieux faire sentir ce qui manque.

C'est fait finement, sans jamais entrer dans la psychologie des personnages, mais plutôt dans leurs désirs, l'errance de leurs sentiments. Au final, c'est meurtrier! On n'a pas fini d'entendre parler de ce Richard Ford qui, en 1996, obtenait le prix Pulitzer et le prix Faulkner pour son roman *Indépendance*, et que je comparerais volontiers à Raymond Carver, un autre très grand écrivain américain.

denisjp@videotron.ca

PÉCHÉS INNOMBRABLES

Richard Ford
Traduit de l'américain par Suzanne V. Mailloux
Éditions de l'Olivier
Paris, 2002, 334 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

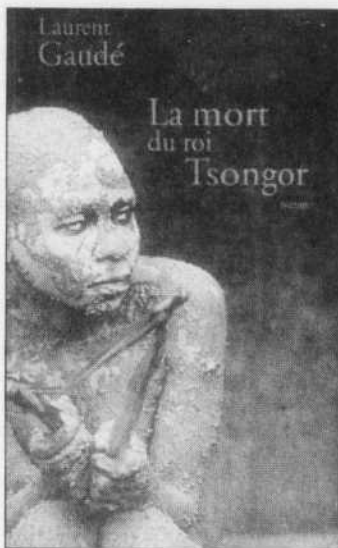
Retrouver l'intensité

JOHANNE JARRY

Connu en France pour son œuvre dramaturgique, Laurent Gaudé remportait il y a quelques semaines le prix Goncourt des lycéens pour son deuxième roman, *La Mort du roi Tsongor*. On imagine (à tort) que les jeunes préfèrent une littérature mettant en scène des héros auxquels ils peuvent facilement s'identifier. Et pourtant, le roman de Laurent Gaudé offre peu de repères au lecteur moderne. Récit épique ancré dans une Afrique ancestrale, il rappelle aussi les tragédies grecques par son intensité. Portée par un style poétique, cette énergie vitale traverse l'univers que crée Laurent Gaudé et rappelle au lecteur, qu'il soit jeune ou non, qu'exister est une question de vie ou de mort.

Tsongor est roi de Massaba, un royaume qu'il a conquis en soumettant plusieurs peuplades à sa loi. Katabolonga, le dernier rescapé des massacres, met Tsongor au défi: il lui propose de devenir son serviteur, à la condition qu'il puisse un jour le tuer pour venger les siens. Tsongor accepte le pacte de Katabolonga. «En l'entourant de sa présence, il lui rappelait sans cesse ses crimes et le deuil. Et jamais, ainsi, Tsongor ne pouvait oublier ce qu'il avait fait durant ces vingt années de jeunesse. La guerre était là, dans ce grand corps maigre, qui marchait à ses côtés. Sans rien dire. Et qui pouvait à tout moment lui trancher la gorge.» À partir de ce jour, le roi cesse de piller et gouverne son royaume sans fracas.

Demain, Tsongor va marier Samilia à Kouame. Massaba déploie toutes ses richesses pour honorer l'unique fille du roi. Toutefois, avant la nuit, un cavalier demande à voir Tsongor. On met du temps à reconnaître Sango Kerim, celui que le roi a élevé comme un fils et qui a quitté son giron pour créer sa fortune afin d'honorer son tuteur.



Sango est de retour, à la tête d'une armée. Il veut que Samilia reconnaisse sa promesse de jeunesse: l'épouser. Que faire?

Ce même jour, Katabolonga sent dans les frémissements de son corps qu'il est temps de tuer Tsongor. Mais une si longue fréquentation a usé son besoin de vengeance. Le roi l'encourage; seule la mort peut empêcher qu'éclate la guerre entre le clan de Sango et celui de Kouame. «Souffle sur ta colère d'autrefois. Elle est là. Il est temps qu'elle l'embrace à nouveau. Souviens-toi de ce que je t'ai pris. De ce que j'ai détruit. Nous sommes deux au milieu d'un campement immense de guerriers arrogants.» Katabolonga cède. Avant de mourir, Tsongor convoque Soubra, le plus jeune de ses fils, et lui demande de partir construire sept tombeaux qui rappelleront l'homme qu'il fut.

La mort de Tsongor n'empêche rien. L'affrontement a lieu. Samilia se range, fidèle à sa promesse d'antan, du côté de Sango Kerim. Mais Kouame refuse d'abdiquer; leurs armées se battent sans merci. Massaba est détruite, et la famille, anéantie. La guerre dure des an-

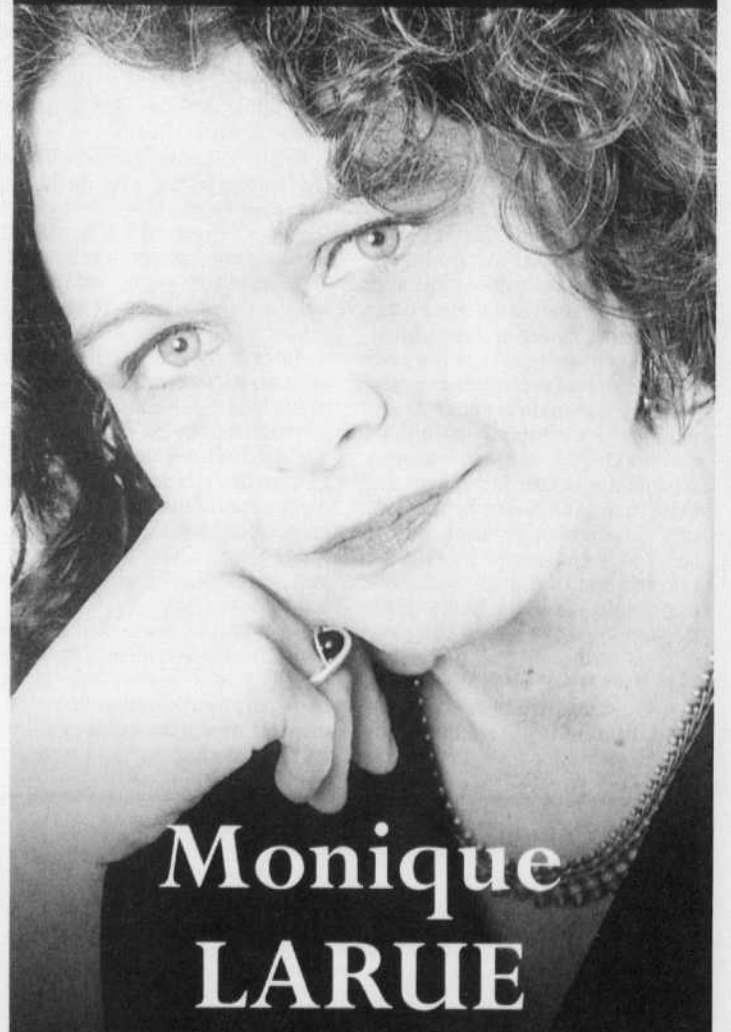
nées, pendant lesquelles Soubra accomplit la mission que lui a confiée son père. Trahie, Samilia tourne le dos au monde des hommes et s'enfonce dans le désert. Quant à l'esprit de Tsongor, il erre dans le monde des vivants et voit tomber ceux qui sont victimes d'une guerre provoquée par sa lâcheté. Tourmenté, il ne trouvera le repos que lorsque Soubra conduira son corps à son dernier tombeau.

Dans une entrevue qu'il accordait au magazine *Le Matricule des anges* en novembre 1999, Laurent Gaudé, parlant de ses pièces de théâtre, constatait sans toutefois pouvoir l'expliquer l'importance qu'il accordait au mythe dans son écriture. Peu intéressé à repro-

duire la vie telle qu'elle est, l'auteur préfère explorer la sauvagerie, la barbarie. Son dernier roman témoigne de cette démarche sans aucune gratuité. Il éclaire la violence que chacun porte en soi et la façon dont l'orgueil peut être un puissant déclencheur. L'honneur et la fidélité sont des valeurs que le récit de Laurent Gaudé réaffirme avec force, sans grandiloquence. Est-ce ce qui nous fait frémir au moment de franchir le seuil de ces paysages lointains? Une chose est sûre: on veut poursuivre la lecture de cette œuvre avec *Cris*, premier roman de l'auteur, et découvrir les textes dramaturgiques, également publiés chez Actes Sud.

LA MORT
DU ROI TSONGORLaurent Gaudé
Éditions Actes Sud
Arles, 2002, 208 pagesPrix du Gouverneur
général 2002

Romans et nouvelles

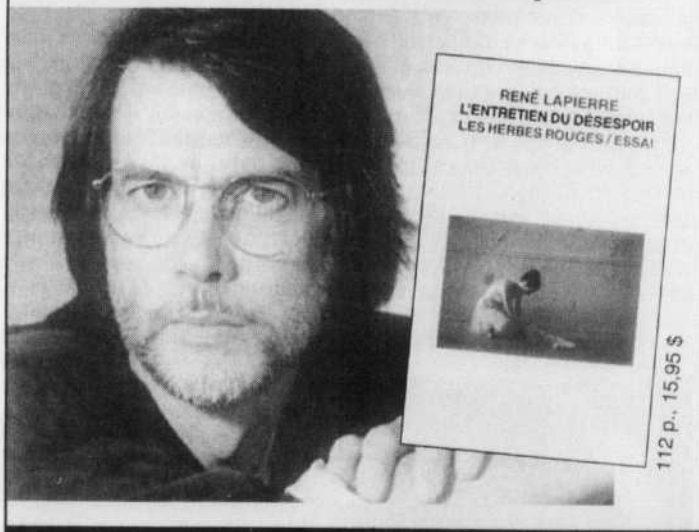
Monique
LARUE

« Monique LaRue nous offre un regard pénétrant sur le monde de l'éducation. Son roman, d'un style éblouissant, est une fête de l'esprit. »
Réginald Martel
La Presse

« De l'ironie comme l'un des beaux-arts. »
Hervé Guay
Le Devoir

MONIQUE LARUE

LA GLOIRE DE CASSIODORE

PRIX DU GOUVERNEUR
GÉNÉRAL 2002LA GLOIRE
DE CASSIODORERoman
304 pages • 24,95 \$Boréal
www.editionsboreal.qc.caPRIX VICTOR-BARBEAU
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBECRENÉ LAPIERRE
L'entretien du désespoir

LES HERBES ROUGES / ESSAI

JEAN MORISSET

Chants
polaires

« Chants polaires est l'un des très rares recueils où mots et images participent du même souffle poétique, comme si l'encre des mots et des photos avait gelé au même instant. »
Régis Tremblay, *Le Soleil*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

© Pierre Filion

LIBER
LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE
ENAP-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)Éthique publique, vol. 4, n° 2
Éthique préventiveéthique
publiqueÉthique
préventive• gérer les risques
• prévenir les crises

COLLABORATEURS
Alaa-El-Din Awad
André Beauchamp
Gaëlle Bombereau
Sébastien Brunet
Frédéric Claisse
Jean Constance
Frantz Denat
Olivier Godard
Francisco Klauser
Francis Moreault
MRM
Daniel Parent
Johane Patenaude
Thierry C. Pauchant
Eric Volant
Yves Rogister
Jean Ruegg
Edwin Zaccàï
Catherine Zwetkoff

236 pages, 20 dollars

LITTÉRATURE

ESSAIS

Histoires amérindiennes

Il y a des travaux d'historiens qui, à cause de leur caractère spécialisé et peu à la mode, ne feront jamais les manchettes. Ils n'en demeurent pas moins, souvent, essentiels à une compréhension juste de notre passé, sans laquelle, on le sait, des pans de notre présent risquent de nous échapper. C'est le cas, entre autres, des travaux que mène Jean-Pierre Sawaya au sujet des Indiens de la vallée du Saint-Laurent au XVIII^e siècle.

Dans *Alliance et dépendance*, l'historien, en se basant sur «les archives de Sir William Johnson, le surintendant britannique des Affaires indiennes, et celles de Daniel Claus, son délégué à Montréal», expose «comment la couronne britannique a obtenu la collaboration des Indiens de la vallée du Saint-Laurent entre 1760 et 1774».

Cette histoire de la soumission des Amérindiens domiciliés (convertis au catholicisme) de la vallée du Saint-Laurent (Iroquois, Algonquins, Nipissingues, Hurons, Abénaquis) est celle d'une entreprise réussie de manipulation et de menace de la part du pouvoir britannique.

Utilisant les Iroquois, avec lesquels ils étaient déjà familiers, afin de s'imposer à l'ensemble des Amérindiens, les dirigeants britanniques parlaient d'alliance au moment même où ils travaillaient sans relâche à instaurer un rapport de dépendance absolue. Contraints, par faiblesse, de jouer ce jeu, les Iroquois du Canada en ont tout de même profité pour s'élever au-dessus des autres nations, désormais aux prises avec la couronne anglaise: «Toute-fois, cette union fut source de leur pouvoir et de leur prestige. En même temps, elle fut la source de leur servitude et de leur assujettissement.»

Alliés des Anglais contre les séditeux de tout



Louis Cornellier

acabit en 1761, contre Pontiac le révolté en 1765 et à plusieurs reprises ensuite, même lorsque des intérêts indiens sont en jeu, les Iroquois du Canada, doublement soumis dans la mesure où, au pouvoir britannique, s'ajoute pour eux l'autorité de la Confédération des Six-Nations (les Iroquois du sud), subissent un triste sort: «C'était là un des paradoxes de l'alliance entre les Anglais et les domiciliés: les Iroquois allaient mourir pour des gens qui ne voulaient même pas d'eux, pour des officiers qui n'étaient pas du tout prêts à sacrifier leurs hommes quand ils pouvaient envoyer quelques Indiens se faire massacrer à leur place.»

Alliés mais soumis, donc. Privilégiés par rapport aux autres, mais uniquement dans la mesure où ils acceptaient de jouer le rôle de valets obscurs de la couronne britannique. Voilà le sort de ces Amérindiens à la suite de la Conquête de 1760.

Que retenir de cette triste histoire? Peut-être cette conclusion, qui trouve des résonances dans le présent: «Derrière l'alliance entre les Anglais et les

Amérindiens se cachent les vrais rapports entre le conquérant et les conquises: la domination, l'exclusion, l'apartheid. On en sous-estime trop souvent les processus. Et pourtant, l'affreux germe des réserves y trouve ses racines.»

De l'espionnage franco-indien

Travail de recherche historique lui aussi très pointu, le *Stratèges, diplomates et espions - La politique étrangère franco-indienne, 1667-1701*, de l'historien Sylvain Fortin, ne risque pas de se retrouver sur la liste des meilleurs vendeurs. Son propos, cela dit, s'avère tout de même passionnant parce qu'il explore des chemins historiques peu fréquentés.

Si, en effet, quelques chercheurs se sont intéressés aux enjeux politiques et économiques de cette période et aux moyens diplomatiques officiels mis en œuvre par les acteurs en présence, «en ce qui concerne les moyens stratégiques souterrains, l'historiographie est, à toutes fins utiles, inexistante».

Aussi, après avoir établi un portrait d'une remarquable clarté des intérêts commerciaux, militaires et politiques des acteurs en cause, c'est-à-dire la Nouvelle-France, les nations des Pays d'en Haut, la Nouvelle-York et l'Iroquoisie, Sylvain Fortin présente avec brio les stratégies souterraines que ces mêmes acteurs ont utilisées «afin d'assurer leur sécurité, de faire valoir leurs intérêts et d'atteindre leurs objectifs géopolitiques réciproques».

Pullulé, donc, de part et d'autre et dans tous les sens, pendant cette période très instable sur le plan politique, «la désinformation, les négociations secrètes, la propagande, la corruption des personnes influentes et l'espionnage».

Travail d'ethnohistoire (c'est-à-dire qu'il évite la perspective coloniale ou française) basé sur des sources multiples (récits de voyage, *Relations des Jésuites*, récits d'historiens comme Charlevoix, par exemple, et correspondance entre la cour de France et les administrateurs coloniaux), cette étude a le mérite, comme l'indique à juste titre le préfacier Alain Beaulieu, de nous plonger «dans le quotidien de la géopolitique franco-amérindienne» et de nous faire rencontrer des nations amérindiennes très peu «sauvages», «aux traditions diplomatiques bien établies, conscientes de leurs intérêts et capables de manœuvrer habilement pour les faire valoir».

louiscornellier@parroinfo.net

ALLIANCE ET DÉPENDANCE

COMMENT LA COURONNE BRITANNIQUE A OBTENU LA COLLABORATION DES INDIENS DE LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT

ENTRE 1760 ET 1774

Jean-Pierre Sawaya
Éditions Septentrion
Sillery, 2002, 206 pages

STRATÈGES, DIPLOMATES ET ESPIONS

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE FRANCO-INDIENNE, 1667-1701

Sylvain Fortin
Éditions Septentrion
Sillery, 2002, 304 pages

PHILOSOPHIE

Une sagesse pour notre temps

GEORGES LEROUX

La vie réussie n'est sans doute jamais qu'un autre nom de la vie heureuse, et une réflexion sur la réussite ne peut éviter de répondre à la question de la nature du bonheur. Mais là où tant d'autres penseurs contemporains résistent, devant le foisonnement des formes de vie favorisé par l'individualisme moderne, au projet de formuler une sagesse pour notre temps, Luc Ferry poursuit avec cet essai une recherche entreprise dans ses livres précédents (surtout *L'Homme-dieu, ou le sens de la vie*, Grasset, 1996, et *La Sagesse des modernes*, avec André Comte Sponville, Robert Lafont, 1998) sur la possibilité d'un nouvel humanisme.

La réponse, très lisible, n'est cependant ni simple ni assurée, elle est proposée au terme d'un long parcours historique qui mettra à rude épreuve les lecteurs impatients, mais qui mérite l'effort exigé pour le suivre: cette réponse refuse aussi bien le matérialisme scientiste que le spiritualisme édulcoré des nouvelles transcendants. La troisième voie de Luc Ferry est une voie kantienne, faite de confiance en la raison universelle. Respectueuse des positions traditionnelles, elle est aussi consciente de la nécessité de les dépasser.

La question des modèles

Qu'est-ce que réussir? C'est d'abord accomplir, réaliser une fin, atteindre des buts qu'on s'était

fixés, et à proportion que cette détermination est toujours plus individuelle, la réussite est de moins en moins définie par la conformité avec des valeurs conventionnelles. Là où les Anciens avaient placé dans des modèles transcendants — l'ordre de la nature, Dieu — les normes auxquelles il s'agissait de se conformer dans la vie, l'expérience contemporaine renvoie l'individu à lui-même et ne lui impose aucune hiérarchie qu'il n'ait d'abord adoptée. Rêve-t-il de posséder, son bonheur sera la possession. Rêve-t-il de séduire, son bonheur sera la jouissance. Rêve-t-il de dominer, son bonheur sera le pouvoir.

Les hiérarchies traditionnelles, reprises de Platon à Kierkegaard, et toujours renforcées par les éthiques religieuses, n'hésitent aucunement à placer la jouissance et la possession comme des formes de vie inférieures au pouvoir et à l'honneur, mais celles-ci n'étaient encore que des tremplins possibles vers le génie et la sainteté. Le culte moderne de la performance, qu'on peut voir comme l'héritier des formes inférieures de l'éthique traditionnelle, n'est cependant plus compensé aujourd'hui par une forme de vie qui le transcende: dans son exigence démesurée, il est devenu une nouvelle tyrannie.

Or la question du bonheur est pour chacun la question de la valeur de la vie: pour chaque geste qu'il fait, pour chaque décision, chacun se demande si ces derniers contribueront à la réussite

de sa vie, mais aucune réponse n'est possible si les finalités n'ont pas été clarifiées. Luc Ferry pense que ce devoir de clarification passe d'abord par une élucidation historique des finalités modernes et son livre emprunte un chemin très différent des éthiques d'inspiration aristotélicienne qui fleurissent actuellement dans la pensée anglo-saxonne; alors que celles-ci s'engagent dans la recherche de nouvelles manières de déterminer des fins vertueuses (comment être heureux en devenant meilleur), son travail cherche d'abord à déterminer les conditions de possibilité des formes de vie pour le sujet contemporain. Ce que serait la vertu ne peut être identifié que si sa possibilité est éclairée par les conditions du présent.

Vers l'intensité: Nietzsche

Ces conditions sont nouvelles: la réussite d'une vie ne peut plus s'évaluer selon sa conformité à des modèles transcendants, et les souffrances comme tous les renoncements ne sont plus la monnaie rédemptrice d'un paradis à venir. Seul le présent peut être interrogé, autant pour le bonheur que pour la vertu. Cette situation résulte d'une profonde mutation dont le foyer d'interprétation est la pensée de Nietzsche, à laquelle Luc Ferry consacre la première moitié de son livre. Pourquoi? Par

ce que au-delà de la religion et de la métaphysique, Nietzsche est le premier à avoir affronté le poids de la liberté et de la solitude moderne. Critique des anciennes servitudes, il est aussi le héros de la volonté de puissance et de l'éternel retour, dans lesquels le moderne est invité à voir les formes nouvelles des fins qui lui sont accessibles: d'abord l'intensité (être soi-même, être authentique), dont l'art constitue le destin privilégié; ensuite, l'infini de l'investissement (choisir les expériences qui méritent d'être infiniment répétées et refuser les autres), dont la vie de pensée est l'accomplissement exemplaire. À la différence des Anciens, qui étaient appelés à découvrir leur place dans un ordre qui les transcendent, les modernes sont invités à inventer le sens de leur vie et à choisir dans un répertoire quasi infini de formes de vie. Seules les limites de leur naissance et de leur talent naturel peuvent contraindre cette liberté, convoquée par ailleurs à tous les dépassements. C'est ce que Nietzsche appelait «le grand style».

Le moment nietzschéen est donc celui de l'intensification maximale de sa propre vie, il s'accomplit quand chacun se transforme en artiste de son existence. Les exigences de la solitude sont d'abord celles de la réconciliation avec les forces contradictoires de la vie: la vie réussie est celle du

geste parfait, la balle attrapée au bond, la percée de l'art, la discipline qui engendre la légèreté. Au cœur de cette éthique, le fragment 1881 de *La Volonté de puissance*: «Vis de telle sorte que tu puisses souhaiter revivre!» Agir, donc, de telle sorte qu'on souhaite infiniment répéter ce qu'on décide de faire.

La définition des fins

À qui une éthique aussi haute peut-elle s'adresser? L'éternel retour recoupe les idéaux bouddhistes dans son idéalisation d'un présent pur et, avec le grand style, il constitue la seule résistance possible à la tyrannie d'une norme extérieure, comme celle du culte de la performance. Mais aux yeux de Luc Ferry, cet idéal demeure encore indifférent aux fins: l'intensité et le style sont certes la condition du moderne renvoyé à sa propre force, mais l'horizon ainsi dessiné demeure vide. Peut-on le réenchanter en recourant aux sagesse de l'Antiquité grecque? Dans la partie de son livre qu'il consacre aux stoïciens, Luc Ferry montre qu'en dépit de la grandeur de leur idéal moral de béatitude, ces penseurs demeurent prisonniers d'un ordre transcendant, celui d'une nature divinisée, et qu'en ce sens ils ne sont pas fondamentalement différents des théologiens chrétiens: la sagesse qu'ils proposent est celle d'une réconciliation avec le cosmos divin, alors que le présent impose la formulation d'une transcendance séculière.

Ni Épicète ni Spinoza ne peuvent nous libérer des ornières du matérialisme: réussir sa vie, ce ne peut être seulement consentir à son destin naturel et au régime de l'utilité, ce doit être aussi accomplir une fidélité à des valeurs jugées nécessaires. Mais il ne saurait être question non plus de se replier sur la nostalgie de transcendants religieuses passées. Nietzsche, jugé essentiel, doit être ici complété par Pascal et Kant: l'*amor fati* doit se dépasser dans un amour qui rend possibles de nouvelles transcendants, dont la formulation est l'enjeu d'un humanisme postmétaphysique.

Le livre se clôt sur quelques propositions qui permettent d'en entrevoir le contenu, notamment les valeurs du respect du singulier dans la recherche maintenue de l'universel. Un programme kantien qui ne pourra sans doute éviter dans sa réalisation la proposition d'une doctrine de la vertu. Si réussir, c'est atteindre une fin, et si la formulation des fins est désormais notre responsabilité, réussir, c'est aussi exceller, non seulement au sens de «performer», mais au sens de devenir meilleur, de vivre dans la sphère du bien, et à ces questions il sera encore plus urgent de répondre.

QU'EST-CE QU'UNE VIE RÉUSSIE?

Luc Ferry
Éditions Bernard Grasset
Paris, 2002, 487 pages

ACTUALITÉ

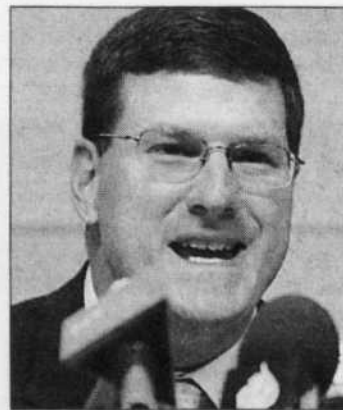
L'Amérique va-t-en-guerre

ULYSSE BERGERON

«Cinq points mobilisent l'attention du gouvernement américain et de ceux qui souhaitent une offensive contre l'Irak. Ce sont: 1) le potentiel d'armes nucléaires; 2) le potentiel d'armes chimiques; 3) le potentiel d'armes biologiques; 4) le potentiel de systèmes de lancement de missiles capables d'atteindre les États-Unis; 5) les liens possibles entre Saddam Hussein et al-Qaïda, ou d'autres réseaux terroristes.»

Depuis que les États-Unis ont clairement annoncé leur intention de renverser le régime de Saddam Hussein, plusieurs questions sont avancées: l'Irak représente-t-il un risque pour la paix et la sécurité dans le monde? Et surtout, ce pays est-il en possession d'armes de destruction massive? L'écrivain et commentateur politique américain William Rivers Pitt s'arrête quelques instants, le temps d'un entretien, pour trouver réponses à ces interrogations.

Très peu de personnes peuvent se targuer de connaître les spécificités de l'armement irakien et ainsi tenir des propos éclairés sur le sujet tout en fournissant de l'information éclairante. À ce jour, Scott Ritter, inspecteur des Nations unies pour le désarmement en Irak de 1991 à 1998, est l'un des seuls à avoir une idée réaliste des effectifs militaires de ce pays d'Asie occidentale. Il a passé sept années à fouiller les dossiers des armées irakiennes et à visiter les laboratoires et les sites susceptibles de servir à l'élaboration d'armes chimiques, biologiques et nucléaires. C'est en s'appuyant sur son expérience et



Scott Ritter

ses connaissances que Ritter fait cette affirmation: «L'Irak a éliminé 90 à 95 % de ses armes de destruction massive. Bien. Il faut savoir que les 5 à 10 % restants ne constituent pas nécessairement une menace. Ils ne constituent même pas un programme d'armement.»

Pitt et Ritter rappellent qu'à la suite de la guerre du Golfe, la commission chargée des inspections de l'armement en Irak, dont faisait partie l'ancien inspecteur, découvrait que les Irakiens avaient bel et bien produit des armes biologiques et des agents neurotoxiques tels que le sarin, le tabun et le VX. Toutefois, pour diverses raisons que l'ancien inspecteur n'explique que brièvement, il serait impossible, dans le contexte actuel, que l'Irak soit en possession d'un arsenal représentant un réel danger pour les États-Unis. Le pays n'a plus les infrastructures et les ressources nécessaires au développement d'un plan

de réarmement: «Quand j'ai quitté l'Irak en 1998, à l'arrêt du programme d'inspection, l'infrastructure et les équipements avaient été éliminés à 100 %.»

Mais l'armement n'est pas l'unique raison évoquée par le gouvernement de Bush. Le lien possible entre Saddam Hussein et al-Qaïda est également mis en avant. Une supposition que Scott Ritter trouve insensée et absurde: «Saddam Hussein est un dictateur laïc. Voilà trente ans qu'il combat et réprime le fondamentalisme islamique.»

Le présent ouvrage déconstruit les raisons qui pourraient justifier la mobilisation de troupes américaines en sol irakien. C'est une charge contre l'intervention militaire possible des États-Unis et une dénonciation de l'embargo qui perdure. Bref et concis, on y trouve les propos d'un spécialiste qui, malgré son patriotisme, a décidé de prendre position contre un parti politique pour lequel il avait lui-même voté. En fait, *Guerre à l'Irak* est un pamphlet qui a simplement revêtu le costume d'un entretien.

ENTRETIEN AVEC SCOTT RITTER, ANCIEN INSPECTEUR DES NATIONS UNIES GUERRE À L'IRAK: CE QUE L'ÉQUIPE BUSH NE DIT PAS

William Rivers Pitt
Traduit de l'anglais par Sylvette Gleize
Le Serpent à Plumes
Paris, 2002, 134 pages

Pour des heures
S'enchantement...

L'ABCÉDAIRE DES PAYS IMAGINAIRES
Maude Bonenfant • Réjane Bougé
64 p. 19,95\$

Lancement le dimanche 1^{er} décembre de 16h à 18h
L'écume des jours, 125 rue Saint-Viateur ouest, Montréal

L'ABCÉDAIRE DES ANIMOTS
Marjolaine Bonenfant • Robert Soulières
64 p. 19,95\$

L'ABCÉDAIRE DES ROBOTS
Jacques Thisdal • Alexis LeFrançois
64 p. 19,95\$

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Les heures bleues

Olivieri
Librairie • bistro

Noël

Offrez des livres en cadeau

ESSAIS

Apprendre à penser sans les textes ?

ANTOINE ROBITAILLE

Pour rendre la philosophie plus accessible aux cégépiens, faut-il évacuer les grands textes de l'histoire de la pensée? À cette question, les auteurs de *Débats philosophiques* répondent par l'affirmative et proposent des débats sur de grandes questions comme «la vie a-t-elle un sens?», «les valeurs sont-elles relatives?», «la politique est-elle compatible avec nos valeurs idéales?». Laurent-Michel Vacher, que l'on connaît par plusieurs essais tant sur le souverainisme que sur les rapports entre la science et la philosophie contemporaine, s'est prêté de bonne grâce à l'entretien polémique qui suit, lequel, du reste, se veut à l'image de son livre: un échange franc d'arguments sur une question cruciale.

Antoine Robitaille. Vous exposez dans ce livre votre ambition de revoir de grandes questions philosophiques à neuf et, je vous cite, «sans référence explicite aux grands textes».

Laurent-Michel Vacher. Je ne dirais pas «à neuf». Au contraire, toutes ces questions sont de vieilles questions, et les arguments, les idées, les réponses, les théories qui leur correspondent se sont effectivement élaborées au fil d'une longue histoire. Ce que nous pensons, c'est qu'au lieu de faire le panorama de toutes les réponses qui ont été données par tels auteurs, à telles époques, il pourrait être intéressant de prendre l'essentiel de tout ce qui ressort des débats et discussions qui ont eu lieu dans l'histoire et ensuite de résumer pour les élèves la façon dont le problème se présente à l'heure actuelle et quels sont les principaux arguments résultant de toute cette tradition.

A. R. Une différence majeure entre le catholicisme et le protestantisme, c'est le rapport au texte: le catholicisme préfère ne pas laisser la Bible entre les mains des fidèles alors que le protestantisme insiste pour leur donner accès à ce texte. Seriez-vous un catholique de l'enseignement de la philosophie?

L.-M. V. Pas du tout! Je refuse cette analogie religieuse. Le rapport aux textes, même lorsqu'on leur donne beaucoup d'importance, n'a pas, en philosophie, ce caractère de respect sacré, de révérence religieuse. Je ne reprocherais pas non plus à mes collègues qui font étudier des textes de Platon, de Descartes ou de Kant de les présenter comme des vérités

révélées. Je mets simplement en doute que ce soit le meilleur moyen d'intéresser un esprit contemporain, en particulier un jeune qui commence à réfléchir à toutes ces questions. Je crois que la meilleure méthode, c'est une discussion actuelle, présente. Et c'est ensuite seulement, lorsqu'il a mordu à l'hameçon de la réflexion philosophique, lorsqu'il s'est engagé dans l'argumentation, qu'alors son esprit est mûr pour remonter plus loin et chercher l'origine des arguments et de ces discussions.

A. R. En règle générale, au Québec, on considère les jeunes du secondaire incapables à lire les grands textes. C'est malheureux. Si, en plus, à vous suivre, on doit affirmer qu'au cégep, ce n'est pas encore le temps de les leur faire découvrir, je m'interroge: quand donc auront-ils accès à ces textes dans leur cheminement, voire dans leur vie?

L.-M. V. La philosophie n'est pas une discipline purement littéraire, dans laquelle le texte a toute la priorité. En littérature, il faut lire le texte d'Hugo ou de Molière. En revanche, la philosophie n'est pas une discipline scientifique dans laquelle les penseurs, les auteurs du passé, peuvent être pratiquement mis de côté pour garder seulement l'essentiel. Je crois qu'il y a un juste milieu à viser. Et l'idée de notre ouvrage, c'est de tenter de recentrer un peu les choses. Parce qu'aujourd'hui, on a beaucoup tendance à faire étudier les textes ou des extraits de textes des grands auteurs philosophiques du passé et à présenter les opinions dans l'ordre chronologique comme s'il s'agissait d'œuvres littéraires. Nous pensons qu'il faudrait peut-être adopter une approche plus variée, plus équilibrée.

A. R. Les grands auteurs, avec leurs grands textes, ne sont-ils pas de très grands professeurs?

L.-M. V. Il y a de grands auteurs dont les textes sont passablement incompréhensibles. Et ça s'explique assez facilement. Le grand créateur d'idées avance à l'aveuglette, il invente, il crée au fur et à mesure qu'il pense et écrit. Si quelqu'un tentait d'apprendre le calcul différentiel et intégral en lisant Newton ou Leibniz, j'ai bien peur qu'il n'y comprendrait rien, que ce serait extrêmement long et ardu d'en tirer la substantifique moelle. Il faut reconnaître que les simples professeurs non géniaux et non créateurs ont un rôle très important à jouer dans le filtrage et dans la transmission. On n'en

seigne pas le calcul différentiel et intégral à des jeunes dans les textes de Leibniz. *Mutatis mutandis*, en philosophie, il y a un moyen d'expliquer à un jeune cégépien les arguments en faveur de l'existence de Dieu, de même que ceux qui nient son existence, en des termes relativement simplifiés. Cela veut-il dire qu'on doit lui faire lire les *Méditations métaphysiques* de Descartes? J'ai un doute.

A. R. Dans votre livre, les thèmes sont totalement dépourillés des personnes par lesquelles ils ont surgi et des époques historiques où elles ont émergé. Dans une initiation à la philosophie, ne devrait-on pas au contraire donner ce que l'enseignement secondaire n'offre pas, c'est-à-dire des repères historiques, mais aussi une galerie de grands personnages stimulants qui permettent d'incarner les grandes questions, les grandes idées? Les étudiants ne sont-ils pas plus intéressés à découvrir les grandes idées à travers des personnages du passé que par un problème posé dans l'abstrait? Par exemple: le problème de la connaissance, à travers Descartes et son époque. Or que faites-vous dans votre premier chapitre? Du Descartes «sans le faire savoir»? Je me demande s'il n'y a pas là occultation d'aspects riches de la pensée.

A. R. Devant une pareille attaque, que répondre, sinon d'abord qu'il est faux de dire que les jeunes du secondaire n'entendent jamais parler de l'histoire de la pensée. On fait allusion, dans leurs cours d'histoire, aux grands penseurs de la Grèce, de la Renaissance, et on va expliquer qui ils sont et ce qu'ils ont apporté. Aussi, au collégial, dans le premier cours de philosophie, la présentation est principalement historique. Cela convient-il à tout le monde? N'y a-t-il pas une grande partie du public étudiant et non étudiant qui va mordre plus facilement à l'hameçon d'un problème et d'une argumentation qu'à l'hameçon de savoir ce que X ou Y pensait il y a 2000 ans ou 300 ans? Je crois personnellement qu'il y a une bonne partie du pu-

blic étudiant qui mord plus facilement à l'hameçon de la philosophie que la première façon, au moyen d'un problème et d'une argumentation.

A. R. Mon impression, c'est plutôt qu'au cégep, en philosophie, cette méthode ahistorique et impersonnelle de poser les problèmes et d'exposer les argumentations a été trop longtemps dominante. Il me semble que vous êtes en retard d'une bataille, c'est-à-dire que l'enseignement de la philosophie au cégep est déjà ce que vous prônez, et peut-être même trop. Heureusement que ces dernières années on a ramené un peu d'éléments d'histoire, un peu de grands textes. On sait tous que de nombreux profs de cégep, jusqu'à récemment, enseignaient leurs propres textes, voire n'importe quoi, ce qui a fait un tort immense à la philosophie chez nous.

L.-M. V. J'ai l'impression que c'est vous qui êtes en retard d'une bataille. Si vous aviez en main les manuels qui se vendent de plus en plus auprès des profs aujourd'hui, vous verriez que cette pédagogie du débat a été mise de côté et que c'est au contraire une approche par les textes, l'ordre historique et les grands auteurs qui est privilégiée.

A. R. Mais ne peut-on pas débattre, argumenter à partir des grands textes?

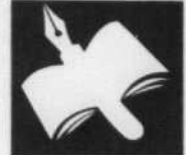
L.-M. V. Oui, je crois que les deux approches sont complémentaires et qu'elles ont chacune un intérêt et une légitimité. Et ma position n'est pas de dire qu'un élève de cégep ne devrait jamais lire des textes des grands auteurs du passé ou qu'il ne devrait jamais apprendre l'ordre de succession des grandes écoles de la pensée humaine. Il faut trouver un juste milieu, vous dis-je.

arobitaille@sympatico.ca

DÉBATS PHILOSOPHIQUES - UNE INITIATION

Laurent-Michel Vacher, Jean-Claude Martin, Marie-Josée Daoust
Liber
Montréal, 2002, 258 pages

L'AIRE



DES IDÉES

être pas plus drôle, mais lui, au moins, n'écœure pas.

Taschereau en laisse bien échapper deux ou trois qui ne sont pas inintéressantes («L'Américain moyen porte du extralarge: «Au rythme où ils appliquent la peine de mort, les États-Unis vont bientôt devenir les Euthanasies d'Amérique»), mais l'ensemble reste affligeant, surtout quand on constate que cet esprit prétendument original reprend à son compte, en se croyant comique, certains des pires préjugés à la mode: «Autrefois, les prêtres faisaient des signes de croix. Aujourd'hui, ils font des signes de piastres.» Ah oui? Où ça?

Franchement, mieux vaut aller voir ailleurs pour rire, penser ou mourir, ne serait-ce qu'un peu.

PENSER, C'EST MOURIR UN PEU

- 2
Ghislain Taschereau
Les Intouchables
Montréal, 2002, 120 pages

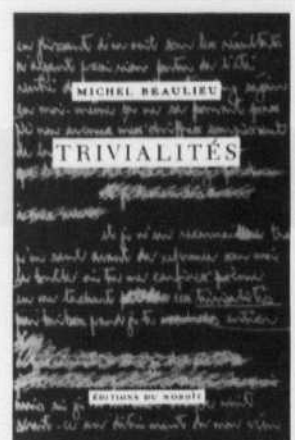
À L'ESSENTIEL

La vulgarité en aphorismes

LOUIS CORNELIER

S'il est vrai que «penser, c'est mourir un peu», le moins que l'on puisse dire, c'est que Ghislain Taschereau, lui, ne se fait pas mourir beaucoup. Livre de cabinet qui additionne les farces plates sous forme d'aphorismes habités par un esprit de bottine préadolescent, cet opus-cule de l'humoriste-écrivain est vraiment en-dessous de tout.

Ramassis de grossièretés qui soulèvent le cœur plus qu'elles ne dilatent la rate, ce recueil de 220 rots d'esprit qui se font passer pour de l'humour dégrade l'art du gag. D'une rare vulgarité, Taschereau ne nous épargne aucune bassesse: «Logiquement, si je bouffe de la merde, je devrais déféquer de la nourriture»; «Mesdames, si jamais vous avez une infection à la gorge, appelez-moi: j'ai du sperme antibiotique»; «Une prostituée qui cherchait une méthode pour arrêter la pipe a finalement opté pour les patches de sperme.» Pierre Légaré n'est peut-



Michel Beaulieu
Trivialités
n.p. - 18,95 \$

LAUREAT
Prix Alain-Grandbois 2002



Robert Melançon
Le dessinateur
64 pages - 15,95 \$

FINALISTE
Prix Alain-Grandbois 2002



Pierre Nepveu
Lignes aériennes
112 pages - 16,95 \$

FINALISTE
Grand Prix du livre de Montréal



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

www.lenoroit.com

PRIX CÉCILE-GAGNON 2002

Marc Tremblay



DONOVAN ET LE SECRET DE LA MINE

« Un roman qui se distingue du lot [...]. À recommander à tous ceux que la magie enchante. »
Gisèle Desroches, *Le Devoir*

« Une atmosphère digne d'Harry Potter. »
Laurent Laplante, *Nuit blanche*

« Ce premier roman ne se lâche plus dès la première page. » Louise Blanchard, *Le Journal de Montréal*

Boréal Inter N° 34
198 pages • 9,95 \$



Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Les Éditions TROIS félicitent CLAIRE VARIN



récipiendaire
du Prix
à la création
artistique
du Conseil des arts
et des lettres
du Québec

Les Éditions du remue-ménage félicitent

MICHELINE DUMONT

récipiendaire du Prix pour l'étude du genre
remis par la Société Royale du Canada



MARIE-CÉLIE AGNANT

finaliste pour le Prix Ringuet (roman)
de l'Académie des lettres du Québec



ALBUM

Liaisons musicales

GINETTE GUINDON

Devoir vivre dans une maison où trône un vieux piano fermé à clé est chose bien mystérieuse pour Lucas.

Pourquoi n'a-t-il jamais entendu le son de ce piano silencieux? Pourquoi sa mère ne lui parle-t-elle jamais de son grand-père musicien? Son amie Emma lui donnera la clé du mystère: Lucas doit rêver à son grand-père en glissant sa photo sous son oreiller, tout en faisant une prière. Et Lucas d'obtempérer à ce qui lui semblait trop candide pour pouvoir se réaliser. Pourtant, ça marche! En songe, son grand-père lui montre clairement la maison où il habite. Après une longue randonnée à vélo avec Emma, Lucas le retrouvera bien vivant, contrairement à ce que sa mère lui avait dit.

Pourquoi lui avait-elle menti? S'il pouvait effacer la brume entre sa mère et son grand-père, comme il serait heureux! Faisons confiance aux enfants: s'ils connaissent les disputes, nul autre qu'eux ne maîtrise aussi bien l'art du rapprochement, et celui du conte participera d'un véritable printemps de réconciliation. Quant à la musique, comme le dit le grand-père à son petit-fils: «elle n'est pas cachée dans un instrument de musique. Elle est partout où ton oreille veut bien l'entendre. Elle rentre dans la tête et après, toi, tu la fais entrer dans tes mains et dans les pieds du monde». La clé du piano, toute rancune oubliée, la mère de Lucas la retrouvera bien vite.

Il s'agit d'une histoire touchante de secrets et de médiation, de musique et de tendresse, un conte de Noël sans père Noël ni bougies. Ce récit publié à l'origine dans *L'Armoire des jours* est la preuve irréfutable que, selon les soins apportés à l'écriture, un texte peut souvent convenir autant à un adulte qu'à un enfant. Les illustrations, des lavis dans les tons d'ocre, reflètent bien l'atmosphère ancienne, la simplicité des lieux et des personnages. Statiques, mais efficaces, ces images prennent vie grâce à la narration au ton juste de Jacques Piperni, de Gilles Vigneault (grand-père), de Danièle Panneton (mère), d'Émile Mailhot (Lucas) et de Catherine Brunet (Emma). Car ce beau livre est aussi accompagné d'un disque. Le compositeur de renom Gilles Gougeon



SOURCE FIDES

Illustration de Gérard Dubois.

a conçu la trame musicale du *Piano muet* qui, grâce à lui, vibre d'émotions de toutes sortes. On retrouvera d'ailleurs les principaux thèmes du conte sur quelques portées musicales à la fin du livre. La pochette du CD comprend également un dépliant sur les instruments de musique à partir duquel les lecteurs sont conviés à découvrir ceux utilisés dans *Le Piano muet*, une invitation à laquelle ne manqueront sûrement pas de répondre positivement parents et éducateurs.

Quant à la suite instrumentale de ce conte musical, on peut l'écouter à la fin de la narration, de sorte qu'il est possible de jouer de cet album de différentes façons. Comme si cela ne suffisait pas, *Le Piano muet* en est à sa sixième saison théâtrale; Louis-Dominique Lavigne signe la conception scénique et Éric Lagacé dirige l'ensemble de la Société de musique contemporaine du Québec. Conte traditionnel écrit, imagé, mis en musique et transposé à la scène avec talents multiples, *Le Piano muet* est un ensemble parfait à offrir en cadeau, de l'enfance à la vieillesse.

LE PIANO MUET

Gilles Vigneault (conte), Denis Gougeon (musique) et Gérard Dubois (illustrations) Fides, SMCQ et ATMA classique Montréal, 2002, 52 pages

Quand la réalité est plus intéressante

Une histoire pour aller au lit, c'est bien joli, mais découvrir le monde par le truchement d'un livre, ce n'est pas mal non plus. Quelques suggestions parmi les parutions récentes de livres documentaires.

CAROLE TREMBLAY

La Terre est un concept un peu abstrait pour les petits. C'est peut-être pour cette raison que très peu d'atlas leur sont destinés. *Mon premier tour du monde* propose ni plus ni moins qu'un voyage en six étapes à travers les continents (l'Amérique y est séparée en deux, le Nord et le Sud). Six illustrateurs se partagent le monde et nous le présentent de façon vive et colorée. Une typo fantaisiste, des textes brefs qui décrivent les particularités des différents pays, d'ingénieuses cartes sur calques qui se superposent aux continents illustrés, bref, tout est là pour que le périple soit à la fois agréable et instructif.

L'Atlas Gallimard jeunesse est une adaptation française d'un ouvrage d'abord paru à Londres, chez Dorling Kindersley, les maîtres incontestés du documentaire jeunesse. De forme carrée, doté d'une couverture souple, cet atlas classique s'adresse cependant à un public plus âgé, du secondaire à l'université.

MON PREMIER TOUR DU MONDE

L'Atlas des 5-8 ans Illustrations d'Olivier Latik, Marcelino Truong, Florent Silloray, Sébastien Mourrain, François Roudot et Sylvie Bessard Éditions Milan Paris, 2002, 24 pages, plus six cartes sur des pages de calque.

L'ATLAS GALLIMARD JEUNESSE

Gallimard Paris, 2002, 160 pages

Les grands rêveurs cosmiques et les futurs scientifiques seront enchantés par *Espace*, qui compile tout ce qui se trouve comme information récente sur la voûte céleste et sa conquête. Réalisée en col-

laboration avec le Centre national d'études spatiales et la Cité de l'espace de Toulouse, cette encyclopédie de plus de 300 pages, agrémentée de 800 illustrations et photos, aborde le thème sous de nombreux angles: l'histoire de l'univers, les satellites, les fusées, les observatoires, les astronautes, le voyage de la lumière. On ne peut pas parler d'un ouvrage qui renouvelle le graphisme, mais heureusement, l'intérêt se situe ailleurs.

Pour les plus jeunes adeptes d'étoiles et de fusées, *L'Espace - L'imagerie des pourquoi-comment* répond de manière vivante à 500 questions-collè sur l'espace, les Martiens et les astronautes.

ESPACE

La Grande Encyclopédie Fleurus Éditions Fleurus Paris, 2002, 335 pages. À partir de 10 ans.

L'ESPACE

L'imagerie des pourquoi-comment Éditions Fleurus Paris, 2002, 125 pages. À partir de 6 ans.

La collection «L'imagerie» n'a plus besoin de présentation. Trente-deux titres ont déjà paru sur des sujets aussi divers que les dinosaures, les chevaux, les sorcières ou les métiers. Simples, complets, abondamment illustrés et, fait non négligeable, pas très chers, ces ouvrages permettent aux enfants de plonger pendant des heures dans un sujet qui les intéresse. Le dernier-né, *L'imagerie des arts*, présente les grands domaines de l'art: peinture, sculpture, architecture, mais aussi photographie, cinéma, théâtre, musique et danse. On y passe en revue les diverses formes d'expression artistique, mais aussi leur origine et leur évolution. Des propositions d'activité complètent le panorama.



L'IMAGERIE DES ARTS

Texte de Marie-Renée Pimont Illustrations de Colette Hus-David, Isabella Misso, Isabelle Rognoni, Étienne Butterlin Éditions Fleurus Paris, 2002, 124 pages

À l'ère du multimédia et de l'interactif, on ne se contente souvent plus de gaver d'information un lecteur passif. La plupart des ouvrages proposent aussi des activités pratiques. *Mon premier Larousse de l'éveil* est caractéristique de ce courant participatif. L'ouvrage se présente comme une espèce d'encyclopédie de la maternelle, abordant la plupart des sujets traités à l'école: l'apprentissage de la vie de groupe, le langage, les premières notions de mathématiques, le passage du temps. Le contenu didactique est présenté sous forme de devinettes, de questions, de jeux d'observation et de déduction. Une brochette d'une vingtaine d'illustrateurs, tous issus de la nouvelle vague graphique, s'emploie à rendre attrayante cette version ludique du programme scolaire.

MON PREMIER LAROUSSE DE L'ÉVEIL

Collectif Larousse Paris, 2002, 160 pages

Dans certains cas, le ludique prend le pas sur le didactisme.

Chez Albin Michel, une collection se consacre au plaisir des mots. Après avoir tâté des contre-pétées, des rébus, des charades et de l'origine de certaines expressions rigolotes, on s'attaque maintenant aux noms propres. *D'où vient ton nom?* explique, avec humour l'origine de nombreux noms de famille. L'auteur, spécialiste réputé de généalogie, répond à pratiquement toutes les questions qu'on peut se poser sur le sujet. Pourquoi porte-t-on un nom? En porte-t-on partout? Quel nom a-t-on donné aux enfants trouvés? Tous ceux qui portent le même nom sont-ils cousins? En guise de prime humoristique, chaque double page pose une classique devinette sur le modèle «Monsieur et Madame ont un fils...». En voici un exemple: comment s'appelle le fils de monsieur et madame Golan? Henri. Henri Golan...

Dans *Messieurs Poubelle...*, on rappelle qu'avant d'être basement communs, certains noms ont été tout à fait propres. Trente-huit anecdotes tirées de l'histoire et de la mythologie présentent autant de personnages qui nous ont laissé leur nom sans majuscule. Certains sont plus usités que d'autres de ce côté-ci de l'Atlantique, admettons-le, mais on y apprend tout de même des choses. J'y repenserai la prochaine fois que je ferai une «Béchamel»...

D'OÙ VIENT TON NOM?

TOUT SAVOIR

SUR LES NOMS DE FAMILLE

Texte de Jean-Louis Beaucarnot Illustrations de Diego Aranaga Albin Michel Paris, 2002, 37 pages

MESSIEURS POUBELLE ET SANDWICH ET CIE

HISTOIRE DES NOMS PROPRES DEVENUS COMMUNS Texte de Denys Prache Illustrations de Nicole Claveloux Albin Michel Paris, 2002, 37 pages

B É D É

Contre « l'inertie obscure »

DENIS LORD

Me permettant d'exprimer sans masque ma subjectivité, je dirais que, parmi la pourtant vaste galerie d'auteurs de bande dessinée éblouissants, peu ont suscité en moi une aussi durable ferveur que Muñoz et Sampayo. Je lisais les premiers Alack Sinner à leur sortie dans *Mensuel Charlie* en 1978; 24 ans plus tard, si le regard est plus critique, le ravissement n'a pas faibli. José Muñoz est l'un des plus grands maîtres du noir et blanc de l'histoire de la bande dessinée. On associerait d'habitude à sa liberté de composition d'image et de style à la peinture, à l'illustration; pourtant, chez lui, aucune velléité apparente de sacrifier le récit à une exhibition de prouesses graphiques. Au

contraire, son dessin procure aux personnages, aux dialogues de Carlos Sampayo, une incomparable charge émotionnelle, faite de polyphonie et de révé.

C'est en Europe que Muñoz a rencontré Sampayo, exilé argentin tout comme lui; s'ils ont parfois rompu leur duo — Muñoz a illustré d'excellents scénarios du romancier américain Jerome Charry —, c'est ensemble qu'ils ont trouvé leur ultime accomplissement. Belles et rebelles, leurs œuvres n'ont pas perdu de leur actualité, et leurs polars, nourris d'expérimentations narratives et d'humanisme, ont contribué au dépassement des limites habituelles du médium.

Muñoz et Sampayo n'ont malheureusement pas joui d'une grande reconnaissance de l'appa-

reil sociocritique et plusieurs de leurs albums ne sont plus disponibles depuis longtemps, par exemple celles publiées par Albin Michel, *L'Europe en flammes* et *Jeux de lumières*. Casterman a édité la majorité de leurs œuvres; après quelques années poussières, pour cause de restructuration, on y réédite plusieurs titres des Argentins, qui font par ailleurs de nouveau équipe, après de graves problèmes de santé de Sampayo.

Les bars, celui de Joe à New York, ceux de Barcelone ou de Paris, ce sont ces lieux propices aux rencontres, aux révélations, scènes privilégiées où les destins s'éclairent et se précipitent. Ce sont parfois aussi de simples prétextes puisque l'action ne s'y cantonne pas. Dans le premier tome, *Le Bar à Joe*, un tueur à gages vieillissant se lie avec sa victime, un presbyte grassouillet et timoré euthanasie son père par empathie, une gloire déçue de la boxe fait un pacte avec la mort.

Le nouveau tome, *Dans les bars*, participe du même principe de nouvelle-écriture, du même regard à la fois tendre et désespéré sur une humanité empêtrée dans l'injustice. Dans la très étrange *Affaires économiques*, trois chauffeurs de taxi se battent littéralement pour un client

alors que celui-ci est hanté par une voix: «Lire pour nous guérir de l'inertie obscure, de la maladie qui nous lie à la mort. Parce que notre désespoir a besoin de reconfort et de la médiation d'une narration profonde. La lecture nous met en contact avec les présences énigmatiques des personnages parce qu'il y a en eux quelque chose d'inépuisable qui nous aide à nous connaître nous-mêmes.» Située en France, *Chez Jeannette* évoque la pérennité du racisme en recourant à des flash-backs de l'occupation nazie: un Gitant tente d'acheter la guitare que Django Reinhardt confia au guitariste Aleman, retournant en Argentine.

Sampayo a affirmé n'avoir jamais été un militant, engagé syndicalement lorsqu'il était en Argentine, Muñoz a pris certaines distances avec le mouvement marxiste. N'empêche, le politique demeure omniprésent dans l'œuvre du duo, comme dans cette série d'ailleurs, malgré les années séparant les épisodes. Si le franquisme, le reaganisme et autres régimes sont abordés, c'est, par delà toute grille d'analyse qui serait un fondement du discours, le caractère odieux et pornographique du pouvoir qui est en cause. Dans une entrevue que

nous accordait Carlos Sampayo en 1999, le scénariste révélait sa préoccupation pour «une vision morale mais sans prétention». Cet humanisme, particulièrement sensible à la ségrégation et au déracinement, en raison de la trajectoire des auteurs, se double d'une dimension «expérimentale» dans la narration, bien que les auteurs préfèrent parler de liberté. Muñoz change allègrement de style selon le récit et ses «moments», Sampayo privilégie une narration non linéaire, avec une attention soutenue aux personnages d'arrière-plan, donnant aussi la voix à des personnages hors champ. Personne chez lui n'est jamais seul — une raison de plus pour parler de polyphonie.

Chaque histoire étant ancrée dans des nécessités particulières, Muñoz jouant sur plusieurs tableaux à l'intérieur d'un même récit, il s'avère difficile de définir ou de cerner l'évolution du duo. Graphiquement, *Le Bar à Joe* est plus homogène que ce qui est à venir: la mise en case est sage et le dessin de Muñoz joue principalement sur les jeux d'ombre, marque les influences de sa formation sud-américaine; mais déjà, il y a quelque chose de différent, Muñoz se démarque, on ne le confondrait avec nul autre. Après *Histoires amicales*,

où on retrouve des personnages récurrents comme Alack et Sophie, *Dans les bars* semble plus linéaire dans la narration. Les traits de Muñoz ont mué: les éclairages ont changé, on a droit à un tachisme au pinceau développé dans les collaborations avec Charyn.

L'œuvre des créateurs d'*Automne et printemps*, de *Nicaragua*, est diffusée en plusieurs langues. C'est bien que Casterman s'en fasse le chantre en français mais, à mon avis, le corpus des auteurs mérite davantage qu'une édition erratique, sans repères bibliographiques. Des œuvres de cette envergure, ça s'encadre avec un minimum de mise en contexte. Rien de tout cela chez Casterman: de nouvelles couvertures (en couleurs), dans le premier tome, une préface non datée du romancier et scénariste Jean Vautrin. Mais rien de distinct, de décisif, de marquant. A long terme, un manque de vision. denislord@endirect.qc.ca

LE BAR À JOE

HISTOIRES AMICALES

LES BARS

Muñoz et Sampayo Casterman 2002, respectivement 124, 118, 84 pages

Enfin, la liberté à un prix. 10,50 \$ seulement.

Reporters sans frontières

Edouard Boubat
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



www.rsf.org

EN ACHETANT CE MAGAZINE, VOUS DÉFENDEZ LA LIBERTÉ DE L'INFORMATION. N'ATTENDEZ PAS QU'ON VOUS PRIVE DE L'INFORMATION POUR LA DÉFENDRE.

TRAM Design Multimédia présente

SALUT, RIOPELLE !

Une expérience ludique et intuitive dans les mondes de l'artiste.

Un parcours façonné par l'imaginaire, le hasard et les rencontres.

Avec la voix de Anne-Marie Cadieux

Production Michel Jolicoeur
Scénario et réalisation Sophie Malouin
Direction artistique Benoît Giguère
Biographie Robert Bernier

DVD-Rom Mac / PC

MUSÉE DU QUÉBEC
Québec



www.riopelle.ca

LISTE DES POINTS DE VENTE

DE VISU
MULTIMÉDIA

L'univers déroutant de Cremaster subjugue ou laisse perplexe

RENÉ VIAU

Paris — Superproduction comme l'art contemporain en a rarement produit, *Cremaster* se fait à la fois féerie baroque et hybride monstrueux. Après Cologne et avant New York, où ce cycle sera présenté à partir de février au Guggenheim, *Cremaster* étonne les Parisiens. Cinq films tournés dans le désordre s'allient à des photographies, des dessins, des installations et des sculptures en un ensemble ambitieux et dérangeant.

La première salle montre une table en faux marbre façon kitsch. Sur l'écran en hauteur, on voit le stade Bronco de Boise (Idaho). Quelque part entre Leni Riefenstahl ou Busby Berkeley, danseuses et *chorus girls* y dessinent des diagrammes géants sous deux dirigeables ovoïdes. Plan suivant. Les mêmes starlettes veillent en vestales autour de la table couverte de grappes de raisins. Sur cette table, la même que celle dans la salle, un vase s'apparente à un sexe féminin. Puis à l'écran, en porte-jarretelles, nichée sous la table, une actrice grappille des raisins. Elle dessine avec ces fruits les figures reproduites selon un enchaînement mystérieux en grand format par les danseuses du stade.

Bienvenue à Barneyland! Ce monde imaginé par l'artiste new-yorkais Matthew Barney (né en 1967) obéit à des lois mystérieuses. De films en sculptures, ce *deus ex machina* nous conduit

Au-delà du tissu linéaire qui compose sa trame, *Cremaster* s'oppose à toute lecture univoque

dans un glacier des Rocheuses ou dans les étendues salées de l'Utah. Tandis que plastique, faux marbre et alvéoles de cire ensevelissent l'habitable-sculpture d'une vieille Mustang, à l'écran *Cremaster 2* illustre à la fois la vie sexuelle des abeilles et la chronique de David Gilmore racontée par l'écrivain Norman Mailer dans *Le Chant du bourreau*. Mormon, ce petit-fils supposé du magicien Houdini, joué ici par Mailer, fut condamné à mort en 1977 pour meurtre.

Au-delà du tissu linéaire qui compose sa trame, *Cremaster*, on l'a deviné, s'oppose à toute lecture univoque. Cabalistique, la narration superpose les plans de réalité. Elle établit entre eux des rapports récurrents tandis que se transforment les thèmes développés. Cette saga délirante, à la manière de *Star Wars*, conjugue récits initiatiques pour ados ou épisodes mythologiques dignes des travaux d'Hercule. *Cremaster 3* nous fait ainsi assister à un «*demolition derby*» de voitures dans le cadre Art déco de l'édifice Chrysler et à une tentative de bétonner l'ascenseur du gratte-ciel. Schémas freudiens. Allusions à la franc-maçonnerie. Éviscération. Course de chevaux. L'enchaînement des images laisse pantois. En une scène particulièrement étrange, l'actrice Aimée Mullins, grâce à des chaussures revêtues de lames qui prolongent en guise de prothèses ses jambes amputées, découpe des pommes de terre en frites.

Blocs solides, mousses blan-



Photographie de plateau, 2002, de Matthew Barney.

châtres ou fluides digestifs et organiques, le blanc irrigue *Cremaster*. Purée gluante aux connotations sexuelles évidentes, neige cristallisée, cette omniprésence lactescente se fait opaline ou crayeuse, grisée ou jaunée. Rubans

et cordons s'y nouent comme autant d'artères, de vaisseaux, de conduits, de boyaux. Les flux s'en écoulent: salive, déglutitions, sécrétions, gerbes et fils séminaux. À ce magma s'associent formes gonadiques et ovoïdes, matrices

gélatineuses, cellules multipliées selon un irrépressible modèle biologique. Les matériaux des sculptures: résine argentée ou ivoirine, silicone, plexiglas lustré, latex, marbre synthétique couvert de lubrifiant renvoient à ces flux visqueux. Pas étonnant que *Cremaster* tire son nom du muscle qui contracte les testicules et protège la formation des spermatozoïdes! Métaphore de la création? Ici, les croisements se font en vase clos. Privilégiant cette ambiguïté, *Cremaster* est peuplé d'êtres faunesques, entre l'homme et l'animal, de fées androgynes, de personnages à la fois masculins et féminins. Les diagrammes au début de *Cremaster 1* montrent un système reproducteur indifférencié. Barney se réfère ainsi à l'indétermination sexuelle de l'embryon.

Dans *Cremaster 4*, la caméra rampe le long d'orifices souterrains pour se propulser sur les pistes de course de moto de l'île de Man. L'ambiance néo-mythologique très XIX^e siècle de *Cremaster 5* débute avec Ursula Andress en cantatrice d'opéra. On se retrouve dans une débauche d'arias aux bords Gellert de Budapest, ville natale d'Houdini. Sur le pont traversant le Danube, reliant Buda et Pest, le cycle se clôt par une acmé suggérant une conclusion en suspens.

Liminaire de Barney puise à tous vents: mythologies grecques ou celtiques, imagerie sportive «*all american*», fétichisme médical, opéra. Ses films réactifs des genres hollywoodiens tels le polar biologique et psychanalyse. Ces fantasmagories sont traversées par la figure du mutant. Partition, le bar de *Cremaster 3*, en plastique en-

duit de vaseline figée par un système de réfrigération, marque à la fois le début et la fin du parcours de l'exposition. Pour Barney, l'utilisation de tels matériaux «*in-formes*» est une autre façon de se situer face au potentiel inhérent à l'état d'origine. La vaseline qu'il fait transiter en solide devient l'emblème de son monde de mutations. Une façon de «*lubrifier*» les surfaces et, métaphoriquement, les relations entre objets et idées.

Attention! Terrain glissant... Sept heures de projection. Une structure en miroir, hermétique et débridee, accumulant archétypes et symboles. On comprend que le jeu de piste que promet une telle œuvre — si fermée sur elle-même mais pourtant si cohérente jusque dans sa polyphonie démesurée — subjugue ou suscite un rejet immédiat. Musée d'art moderne de la ville de Paris. Jusqu'au 5 janvier. reneviau@aol.com



Photographie de plateau, 2002, de Matthew Barney.

ARCHITECTURE

À Toronto, tous les chemins mèneront-ils au musée?

Le Musée royal de l'Ontario (ROM) va faire peau neuve. Entre architecture classique et architecture moderne, d'énormes cristaux jailliront des anciens édifices du ROM. Les expositions, entre nature et culture, seront aussi repensées. Mais si le ticket d'entrée reste élevé, le ROM pourrait ne pas accueillir tout le monde.

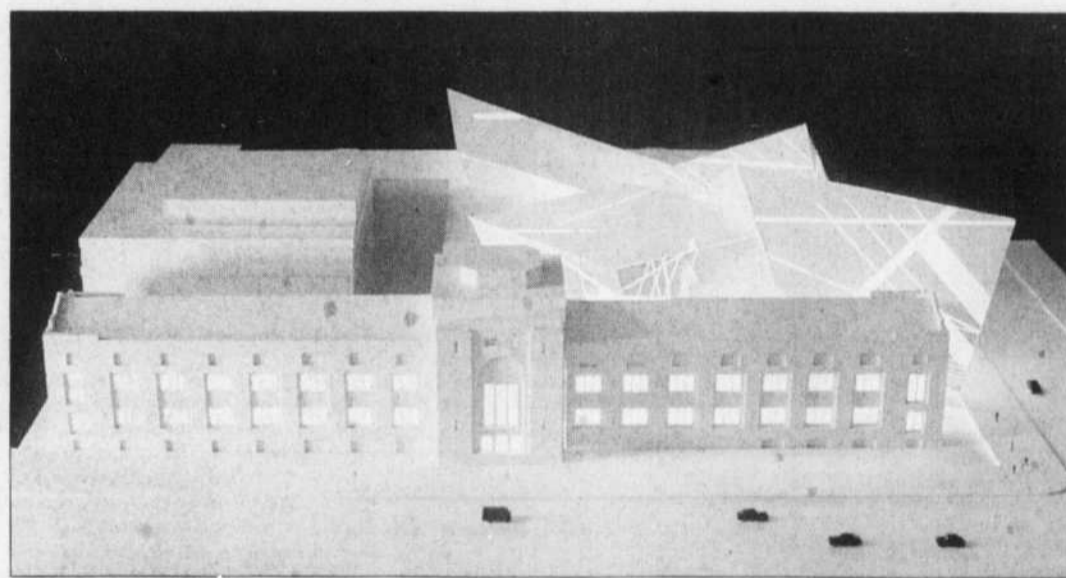
CHARLES-ANTOINE ROUYER

Toronto — Le ROM veut doubler ses entrées pour atteindre, à terme, 1,6 million de visiteurs par année. Pour agrandir le musée, des formes prismatiques imbriquées viendront se lover entre les anciens édifices du ROM alors que le patrimoine architectural sera remis en valeur.

À l'intérieur, des collections seront sorties des greniers et la majorité des expositions seront retravaillées pour raconter une formidable histoire: la naissance de la Terre et de la vie, puis celle des humains et de leur diversité à travers les arts. Le récit, chronologique, sautera aussi entre les siècles et les continents, comparant différentes cultures et époques.

Les travaux débuteront le 13 mai 2003 et seront terminés en décembre 2005, a précisé William Thorsell, président et directeur du ROM, lors d'une conférence publique au début du mois de novembre. Le projet final sera confirmé le 16 décembre 2002. Selon Larry Richards, le doyen de la faculté d'architecture de l'Université de Toronto: «*Cela va devenir un ensemble remarquable où l'ancien et le nouveau se côtoieront bien plus harmonieusement.*»

Les cristaux sont l'œuvre de l'architecte allemand Daniel Libeskind. «*Il a confié*, précise M. Thorsell en entrevue, *s'être inspiré des cristaux exposés* [dans le musée].»



Maquette du Musée royal de l'Ontario agrandi.

Les cristaux, vraisemblablement recouverts d'acier inoxydable, culmineront à près de 50 mètres de haut. Ils dégageront 13 200 mètres carrés d'espace de plus, dans six nouvelles galeries réparties sur trois étages. Des baies vitrées ouvriront le musée sur la rue.

Au rez-de-chaussée, une immense entrée (déplacée dans la rue Bloor) drainera les visiteurs tout en facilitant l'orientation. «*Je me suis beaucoup inspiré de ce que le Louvre a fait* [entrée sous la pyramide], confie M. Thorsell. Les deux anciennes ailes rectangulaires retrouveront leurs enfilades de pièces à perte de vue, leurs hauts plafonds, leurs parquets, leurs fenêtres jadis condamnées. «*L'espace avait été morcelé en toutes petites pièces sombres. Il est impossible de savoir où vous êtes dans ces ailes*, souligne le directeur du ROM. *Je pense que l'une des causes de la "fatigue muséale", c'est d'être désorienté.*» (Le ROM actuel est un véritable labyrinthe ténébreux.)

Cette «*Renaissance du ROM*» (le nom du projet) sera ainsi caractérisée par sa recherche de la clarté, dans un langage muséal plus aéré, tant dans l'immobilier que dans la

gestion de l'information, c'est-à-dire les expositions. La visite commencera par la naissance de la Terre, l'apparition de la vie, puis les différentes extinctions et l'explosion de la vie dans les mers. «*À ce moment-là*, explique M. Thorsell, *comme nous avons ce double mandat de nature et culture, nous pourrions nous arrêter et dire: toutes les cultures traitent de cette explosion* [mais différemment selon les religions et les continents]. *Vous entrez ensuite dans la salle des dinosaures* [dans un des cristaux...]. *Ce sera comme une grande salle de sculptures.* [...] *Puis vous traverserez une des passerelles à travers la "maison des esprits"* [Spirit House, un grand puits de jour au cœur du volume des cristaux] *pour arriver dans notre ère.*»

Les expositions se ramifieront alors: Chine, Japon, Premières Nations, premiers peuples du monde, textile, design du XX^e siècle, art mondial. «*De nombreuses galeries vont se libérer des cases nationalistes et seront comparatives plutôt que d'être simplement comme un grand magasin, la Chine ici, le Japon là*», résume M. Thorsell, ancien directeur du comité éditorial du *Globe and Mail*.

La facture totale s'élèvera à 200 millions (dont 80 millions sont déjà réunis, grâce entre autres à une somme de 60 millions provenant à parts égales des gouvernements provincial et fédéral). Pour réduire la dépendance du musée de ces deniers publics, le projet architectural comprend un grand magasin de livres d'art, un bar, une cafétéria, un restaurant haut de gamme aménagé sur le toit dans un autre cristal. Mais à 16,50 \$ le ticket d'admission actuel, cette Renaissance du ROM risquerait bien de ne pas toucher les moins nantis. A moins que l'Ontario n'imitte Cuba ou l'Inde en établissant des tarifs différents pour les contribuables canadiens et les touristes.

A noter: le Musée des beaux-arts de l'Ontario ne sera pas en reste. L'AGO va se lancer dans une expansion de 178 millions signée par Frank Gehry.

Renseignements: Musée royal de l'Ontario: (416) 586-5549 Dossier complet «*Renaissance ROM*» comprenant tous les plans en coupe/par étage (en anglais) <http://www.rom.on.ca/masterplan/>

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 1^{er} DÉCEMBRE
jusqu'au 28 janvierCOLLECTIF 20 x 20
La galerie Linda Verge
célèbre
vingt ans d'artGALERIE
LINDA VERGE1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-ClaireDu 30 novembre 2002
au 12 janvier 2003Jeune estampe
au QuébecUne exposition itinérante
du Conseil québécois de
l'estampe présentée dans
le cadre du programme
«*Exposer dans l'île*» du
Conseil des arts de MontréalVernissage:
le dimanche 1^{er} décembre, à 14h
Info: (514) 630-1254Entrée libre • Accessible par ascenseur
Du lun. au dim. de 13h à 17h
lun. et mer. soirs de 19h à 21hL'ESPACE
DU CHAMANEinstallation hypermédia
de
Martine Koutnouyan
et Joseph Lefèvre

JUSQU'AU 12 JANVIER 2003

mardi, mercredi, jeudi:
13 h à 20 h
vendredi, samedi, dimanche:
13 h à 17 hFermé les 24, 25, 26, 31 décembre 2002
et les 1^{er} et 2 janvier 2003

Entrée libre

Maison de la culture
Notre-Dame-de-Grâce
3755, rue Botrel, angle chemin de
la Côte-Saint-Antoine,
métro: Villa-MariaRenseignements:
514-872-2157
www.ville.montreal.qc.ca/maisonsConseil des arts
et des lettres
Québec
Ville de Montréal

Une journée de lutte et de deuil pour faire échec au sida

L'ART en DEUIL

LA FONDATION JOHN A. SCHWEITZER • 1^{er} décembre 2002 • LE DEVOIR

LE DEVOIR

DE VISU

PHOTOGRAPHIE

De distantes manœuvres de rapprochement

COUPURES DE PRESSE

Denis Lessard
Pierre-François Ouellette Art
contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 216
Jusqu'au 7 décembre

JEAN-CLAUDE
ROCHEFORT

Le monde des images et des mots imprimés sur papier journal se présente, lorsque vu à travers la lunette de Denis Lessard, comme un vaste et unique texte à partir duquel tous les rapprochements sont possibles. Pourquoi s'évertuer à créer des images de toutes pièces lorsqu'il en existe tant qu'il suffit de les cueillir là où elles se trouvent en abondance, au centre ou dans le coin supérieur droit du journal quotidien? Aussitôt révélées au grand jour, les images attendent d'être classées et se mettent à espérer, presque secrètement, qu'une main habile et sensible trouve à les rapprocher convenablement, en fonction de ce qu'elles partagent avec d'autres images appartenant à un monde différent et différé, celui de l'histoire de l'art, par exemple.

Puier à même ce réservoir d'images sans fond qu'offre la presse et les reproductions d'œuvres d'art et procéder à des rapprochements par bonds analogiques et associatifs afin que surgissent de nouveaux sens et de nouvelles interrogations, voilà, sommairement décrit, le projet amorcé par Denis Lessard depuis près d'une vingtaine d'années.

«Il est possible, déclare l'artiste, de traiter le journal ou la revue comme des artefacts culturels, comme des outils de prise de conscience. Les découpages sont choisis comme autant de "motifs" qui sont isolés, étudiés et mis en valeur pour faire apparaître de nouvelles significations, permettant de procéder à un examen critique des images et des textes, notamment sur les questions du pouvoir, de la violence et de l'identité masculine. [...] Comparés au caractère éphémère de la transmission radiophonique, télévisuelle ou informatique, le journal et la revue constituent la seule information qui fasse encore "objet". Ce sont des technologies "pauvres" mais qui, comme le livre d'ailleurs, subsistent encore malgré toutes les nouvelles alternatives qui leur sont contemporaines. Par sa fragilité même, le journal incarne le caractère éphémère de l'actualité, ce mince espace entre hier et demain.»

Dans la description attentive de son programme, Denis Lessard omet d'aborder une dimension importante de son activité: où se trouve l'art, et quelle part réserve-t-il à la création proprement dite? Informé, l'artiste nous prévient que l'approche qu'il privilégie se

situe à mi-chemin entre le *ready-made* et l'appropriation de matériel visuel des *mass media*. Cette approche, qui procède essentiellement par prélèvements, déplacements, isolation, dénominations, désignations, et ainsi de suite, s'appuie sur de nombreux précédents: Duchamp, Dine, Warhol, Laurie Anderson. On pourrait ajouter à cette liste, surtout en ce qui concerne le triptyque biface placé à l'entrée de la galerie, le nom de Richard Prince.

Mais vraiment, compte tenu de ce qui est mis sous nos yeux, peut-on insérer le travail de Denis Lessard dans la lignée de ces illustres prédécesseurs? On en doute.

Bien qu'elle ne soit pas dénuée de qualités et d'à-propos, n'est-on pas en droit de se montrer récalcitrant devant cette production en ce qu'elle ne nous autorise pas, précisément, à la qualifier d'artistique? Contrairement aux artistes cités, Lessard transfère ses données visuelles et textuelles sur support papier en les transformant à peine, en limitant à l'excès l'acte de représentation. Aussi, ses images trouvées, qui n'ont pas toujours ce caractère d'exception recherché, ne franchissent souvent pas le seuil du simple constat tiré d'observations visuelles courantes.

Miser sur une esthétique de la pauvreté des sources qui exploite ce mince filon qui sépare les réalités non artistiques de ce qui relève de l'artistique est désormais chose prévisible. Mais lorsqu'on prétend utiliser ces images comme des «outils de prise de conscience», force est d'admettre qu'il ne suffit pas de se constituer un album personnel d'images sélectionnées pour leur charge affective, érotique, expressive ou ironique pour se rendre compte du côté lacunaire et inachevé de pareille entreprise. Aussi, du début jusqu'à la fin de l'exposition, on se demande bien où se trouve le message, de quoi on veut nous faire prendre conscience.

Si la périodisation exacte de l'art contemporain au tournant des années 60 reste problématique pour plusieurs théoriciens de l'art, on s'accorde généralement à reconnaître que le jeu constant entre art et non-art est l'une des caractéristiques principales qui entrent dans la définition de l'art contemporain en tant que genre. En dignes héritiers de Duchamp, les artistes se plaisent à repousser sans cesse les limites de ce jeu. Denis Lessard y excelle (son dernier projet portait sur des visites de la petite Russie de Montréal) et la retenue dont il fait preuve dans la disposition et la manipulation distante de ses images trouvées marque bien son intention de ne pas faire trop «art».

Mais l'économie d'intervention à laquelle il semble s'as-

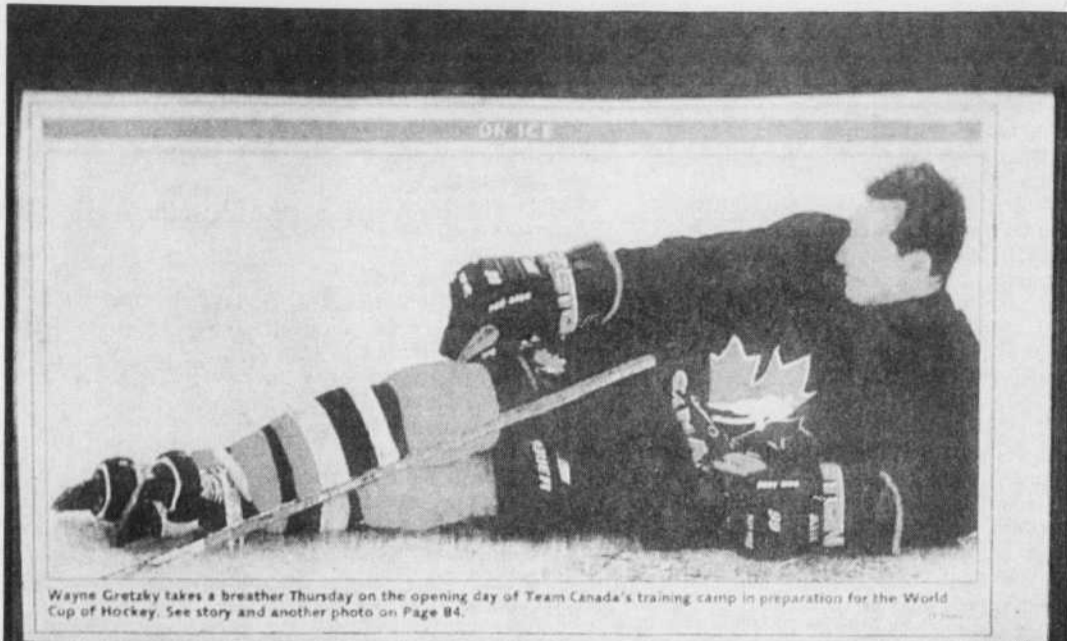
treindre volontairement ne joue pas en sa faveur. Une fois le prétendu deuxième niveau de signification dévoilé et saisi, de même que la cocasserie du détail mis en valeur ou encore la qualité d'«objet pauvre» bien mis en évidence par des dispositifs de présentation, certes assez efficaces mais somme toute très classiques, que reste-t-il de l'opération de mise en vue? En quoi ces juxtapositions d'images — une prise de vue inédite de la chute d'un joueur de foot qu'on relie spontanément à une sculpture du répertoire moderne — se démarquent-elles de ce que notre mémoire visuelle retient et assemble sans effort au gré de nos flâneries livresques?

L'ensemble
reste
un cahier
d'exercices
didactiques

Ces manœuvres de rapprochement restent littérales et comme refermées sur elles-mêmes. Ce système clos n'est pas sans évoquer le charme qu'exercent les obsessions du collectionneur d'images ou la figure d'un utilisateur de machine servant à tisser d'infinis liens entre les choses et les circonstances. Mais l'ensemble reste un cahier d'exercices didactiques. Pour un artiste qui éclaire son travail en se référant à ses études en communication, les moyens qu'il utilise pour «procéder à un examen critique des images et des textes, notamment sur les questions du pouvoir, de la violence et de l'identité masculine», laissent pantois.

Vers la fin de l'exposition, il y a une pièce unique intitulée *L'Amour, 1993*, qui se détache du corpus d'œuvres à tirages multiples. On y voit une scène en deux temps d'un fauconnier tout absorbé par ses activités de dressage. Relier l'amour à un jeu de perpétuelle tension entre état de captivité et désir de liberté n'est pas très original. Néanmoins, le traitement de l'image — entre la gravure ancienne et le souvenir photographique — prend ici son envol.

Il en va de même pour *Les Images, 1998-2002*. Au début de l'étroite séquence de cartes postales, l'artiste cite un extrait du journal d'Anne Frank où celle-ci évoque la transformation de sa minuscule chambre en une pièce gigantesque, et il la clôt par une citation de Marcel Proust faisant allusion aux goûts artistiques. Dans ces deux œuvres, il y a place pour l'interprétation, et on retrouve le degré d'ouverture minimale requis par toute œuvre. En revanche, *Le Courrier, 1995-2002*, œuvre constituée d'un alignement de six boîtes à lettres contenant des magazines roulés laissant ap-



Wayne Gretzky takes a breather Thursday on the opening day of Team Canada's training camp in preparation for the World Cup of Hockey. See story and another photo on Page B4.



SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

Odalisque (détail), 1998, de Denis Lessard.

Lessard transfère ses données visuelles et textuelles sur support papier en les transformant à peine, en limitant à l'excès l'acte de représentation.

Aussi, ses images trouvées, qui n'ont pas toujours ce caractère d'exception recherché, ne franchissent souvent pas le seuil du simple constat tiré d'observations visuelles courantes.

paraître des portions de visages de beaux gosses, est d'une banalité déconcertante. Si c'est cela, s'interroger sur l'identité masculine, il y a de quoi changer de sexe.

GALERIE BERNARD

Exposition

Michel Bourguignon

Jusqu'au 1^{er} décembre 2002

90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4

Téléphone: (514) 277-0770

Horaire de la galerie:

du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi et dimanche de 12 h à 17 h et sur rendez-vous.

TABLEAUX RÉCENTS

Richard
MORIN

HOMMAGE À

Marcelle
FERRON

JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Éric Bertrand & Josiane Saucier

Fragments d'êtres

Du 28 novembre 2002 au 11 janvier 2003



Galerie Yergeau du Quartier Latin

2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal

Tél.: 514-843-0955

Du mardi au samedi de 13h à 17h

Ou sur rendez-vous

Robin Dubé et Yannick Picard

Deux artistes, deux styles, deux univers

Vernissage

le vendredi 6 décembre de 18h00 à 20h00

Heures d'exposition : de 12h00 à 18h00

du mercredi 4 au dimanche 8 décembre

GALERIE ARTUS

488, Rachel est

JEAN NOËL
LA MÉCANIQUE DES FLUIDES
29 SEPTEMBRE 2002 - 23 FÉVRIER 2003

JÉRÔME FORTIN. ICI ET LÀ
JUSQU'AU 5 JANVIER 2003

REVOIR RIOPELLE
JUSQU'AU 5 JANVIER 2003

LES SIÈCLES DE L'IMAGE
EN PERMANENCE

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
145, RUE WILFRID-CORBEIL, JOLIETTE (450) 756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

ACEAT Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue

Invitation aux artistes, commissaires et institutions qui désirent présenter un projet d'exposition

L'ACEAT constitue un réseau de diffusion professionnel qui regroupe cinq centres d'exposition distincts de l'Abitibi-Témiscamingue

Il est possible de présenter un dossier pour chacun des centres membres ou pour l'ensemble. L'ACEAT assure le suivi des dossiers.

Date limite: le 31 janvier 2003

L'ACEAT existe depuis 1980 et regroupe les institutions suivantes:

AMOS
Centre d'exposition d'Amos
Marianne Trudel, directrice

LA SARRE
Centre d'art Rotary
Mélanie Séguin, directrice

ROUYN-NORANDA
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
Louise Boudreau, directrice

VAL-D'OR
Centre d'exposition de Val-d'Or
Marie-Christine Coulombe, directrice

VILLE-MARIE
Salle Augustin-Chénier
Carmelle Adam, directrice

Votre dossier doit comprendre les documents suivants:

Curriculum vitae
20 diapositives
Démarche artistique
Projet d'exposition
Dossier de presse
Enveloppe de retour affranchie

Faire parvenir votre dossier à

Marianne Trudel, présidente
ACEAT
222, 1^{er} Avenue Est
Amos (Qc) J9T 1H3
Téléphone: (819) 732-6070
Télécopieur: (819) 732-3242
Courriel: exposition@ville.amos.qc.ca